

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

or

6



REVOLUTIONNAIRE



LIBRAIRIE EGYPTE

LIBRAIRIE

L'HUMANITÉ,

OU

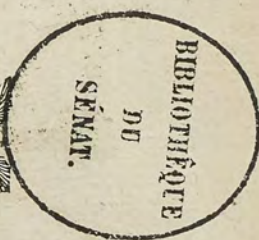
LE TABLEAU

DE

L'INDIGENCE;

TRISTE DRAME.

PAR UN AVEUGLE TARTARE.



M. DCC. LXI.

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY



RECEIVED

L'AVEUGLE TARTARE.

S'IL est vrai que ce soit l'usage en France de débiter par son éloge , ou par celui d'un Grand , qu'on ne connoît pas , quand on donne un Ouvrage au Public , je choisis le premier parti , comme le moins absurde.

Je suis Tartare. Je nâquis d'un descendant de ce bon Scythe , qui harangua si infructueusement le violent Roi de Macédoine , sur les Loix de l'Humanité , & ma naissance n'eut rien de merveilleux , comme celle des grands hommes. Ma Mere me donna son lait & ses soins ; mon Pere l'exemple de sa justice , & de son activité ; c'est-à-dire que mon éducation , semblable à celle de tous les Tartares , fut simple , grossiere , l'ouvrage de la Nature. Une constitution robuste en fut le doux fruit. Je m'apperçus bientôt de la perfection de mon Être , à mon désir de le communiquer. Mellaris s'offrit à mes regards : elle sortoit d'un ruisseau de crystal : rien ne voiloit ses attraits... je m'arrêtai... je levai les yeux au Ciel : je la pris par la main : elle trembla ; je

lui déclarai l'émotion de mon cœur : elle rougit ; je soupirai : elle me crut. Cet instant m'assura de la proximité d'un autre, non moins délicieux ; car dans ce climat il seroit honteux de désirer plus d'un jour & une nuit, sans être heureux. Comme les vœux des Amans y sont toujours sinceres, toujours l'expression du cœur, toujours leur accomplissement produit l'extase, & la constance. Mais il étoit écrit au livre de la fatalité philosophique, que je ne pourrois passer sous le joug d'Hyménée, si je n'étois aveugle : je le devins de cette maniere. Le lendemain ma Bien-aimée étant entrée avec l'aurore dans ma cabane, pendant que je dormois, elle exprima sur mes paupieres le suc de je ne sçai quelle plante, qui devoit l'empêcher de vieillir à mes yeux, selon un Médecin Européen, mon rival, & grand Imposteur. J'ignore si ses dents ont perdu leur blancheur, préférable à celle du plus bel yvoire ; si ses yeux ne ressemblent plus à des perles agitées, au fond d'une onde pure ; si son sein immobile a cessé de réunir le lys éclatant, & la rose vermeille. Depuis cet artifice innocent, & cruel, je n'ai revu, ni la lumiere du Dieu des astres, ni la cabane de mon Pere, ni

les charmes de Mellaris , qui répara soudain par des caresses ineffables le crime de sa simplicité. Ainsi j'oubliai dans ses bras enflammés le spectacle de l'Univers. La cause de mon aveuglement me le rendit plus cher , que la présence des Etoiles : un amour sans distraction surpassa toutes les merveilles du monde. Je ne tardai pas à reconnoître qu'il étoit plus utile d'entendre que de voir ; la méditation me devint familière , la dissipation odieuse , & je passai rapidement des écarts d'une imagination insatiable à l'étude de la sagesse. Les honneurs furent bientôt mon salaire. A la source du Tanais , il est un petit Peuple , gouverné par des Aveugles , qui m'appellerent à leurs fonctions. Leurs yeux fermés à l'exemple du vice le sont aussi aux passions tumultueuses , que le sens de la vue introduit dans les ames. En effet on en trouve aucun dans l'Histoire du Pays , qui ait jamais trahi l'Humanité , & l'intérêt Public , pour acquérir des tentes d'étoffes précieuses , des coupes d'or , où les faveurs des belles femmes. J'entrai donc parmi ces sages , sans exalter leurs talens , ou plutôt sans payer leurs suffrages d'un encens insipide ; j'administrai les biens

de l'Etat , fans m'enrichir , (chaque Nation a ses Coûtumes) & je jugeai , fans acception de personnes , comme on le vit , lorsque je fis jetter dans l'abîme un Etranger soupçonné d'ingratitude : c'étoit mon frere , & je le sçavois. Tant de respect pour les Loix me fit dresser une statue informe , tandis que pour satisfaire aux droits de la Nature , que je venois de violer , je me devois au supplice le plus en horreur chez ce Peuple juste : c'étoit de me faire vendre par mon ami : je l'en priai solennellement : il hurla trois fois , reçût mes enfans au nombre des siens , répudia sa femme , pour épouser la mienne , but de mon sang mêlé avec ses larmes , & me remit pour une massue d'yvoire dans les mains d'un Marchand Indien , qui m'échangea contre un Crocodile à un Egyptien , qui me céda pour une cruche d'or à un Péruvien , qui me donna pour un miroir à un François , qui m'établit dans sa Patrie le Gardien de la chasteté de sa femme , pendant un voyage de trois mille lieues , qu'il entreprenoit , disoit-il , pour voir une Tulipe fort rare. On peut ajouter foi à cette cascade d'évenemens , qui m'ont amené à Paris , quelque'indisposé qu'on y soit con-

tre les relations de ceux qui viennent de loin. Mais qui pourra croire que cette femme délaissée, très-jeune encore, maîtresse d'un grand revenu, libre enfin d'ouvrir la douce carrière des plaisirs à un Bien-aimé, sans avoir à craindre la sagacité d'un Argus, comme moi, n'ait fait encore depuis trois mois que regretter son frivole Epoux, que demander son retour aux Dieux, honorer l'Humanité dans ses Esclaves, cultiver l'amitié, & s'instruire des vertus de différens Peuples, que j'ai fréquentés? Ce prodige me fait regarder les femmes de cet Empire, comme la portion de l'Univers la plus précieuse, & la plus belle, si j'en excepte quelques-unes, étrangères sans doute, que j'ai jugé avoir les yeux infiniment petits, à leur manière de voir les choses les plus simples, & la bouche fort grande, attendu que leur vie n'est qu'un éclat de rire. Pour les hommes, leur sincérité satisfait du premier abord tout Etranger, curieux de les connoître; ainsi je me les figure tous, les vieillards mêmes, d'une singulière beauté, & d'une force surnaturelle, aux récits, qu'ils font tous de leurs amours, & de leur courage. Mais ce que je trouve dans ce Royaume de

comparable aux trente mille lampes d'or suspendues à la voute immortelle, c'est le corps des Lettrés. La voix d'un Ange ne suffiroit pas , pour célébrer leurs perfections. Chaque Classe a reçu mes hommages & mes vœux. Les *Enthoufiastes*, les *Doucereux*, les *Aboyeurs*, & les *Modestes*, tous m'ont fait tomber à leurs pieds par la prodigieuse variété de leurs talens , par leur zèle infatigable pour le culte de leur Patrie, & les mœurs de tous les Peuples. Leur Chef sur tout, aussi grand que le grand Prophète, m'a paru sublime, & délicat, jusques dans ses libelles, vraiment dignes de la postérité la plus épurée. Que la terre embaumée par les vestiges de ses pas, multiplie à l'infini ces fruits immortels, dont sa plume est la tige fleurie !

L'admiration que nous avons pour les grands hommes nous remplit du désir de les imiter. Je souffrois de n'être qu'un Admirateur stérile, au milieu d'un Peuple de Génies. Car si j'en juge par la multitude de Livres, de Critiques, de Projets, qui se succèdent tous les jours, chaque François porte en tête une flamme bleuâtre, prise de l'écharpe d'Iris, le signe de sa supériorité sur le reste des

Humains, & probablement la cause de la température de l'air, qu'il respire. Mais que pouvois-je entreprendre, qui m'ouvrit les portes azurées de la gloire? La flamme bienfaisante ne brilloit point sur mon front chauve; ainsi je ne sçavois ni démontrer philosophiquement l'inutilité d'un Etre suprême, ni disposer en Sage des ressorts de la Nature, ni changer en rebelle la machine mystérieuse du Gouvernement. Disputer aux Grands leurs Titres, & leurs Cordons, pour en charmer de prétendus Diogenes: Projeter une descente sur les coffres des Riches, afin d'en élever des pyramides aux Talens: affranchir les Belles des entraves de la pudeur, pour avoir le droit de les respecter moins, c'eût été à la fois me conformer à l'usage, déployer en ma faveur les cent langues de la renommée, & trahir mon amour pour la Paix. Telle étoit mon incertitude, lorsque j'entendis de ma chambre les plaintes d'un Malheureux, que la faim dévorait. Tous les maux de l'Humanité se réfléchirent dans mon ame; mon cœur crut nager dans son propre Elément. Je courus à mon guide, que j'embrassai en gémissant, & comme si la flamme de quelque Génie

bienfaissant , se fût reposée en ce moment sur mon sein , je le priai d'écrire. Sa main traça donc le tableau , que je mets au jour. Il met d'autant plus cher , que je le dois à l'intention délicieuse d'être utile aux Infortunés : qu'il m'a coûté moins d'esprit que de sentiment : plus de sanglots , que de combinaisons. Mais trouvera - t - il grace devant les Amateurs ? (Je n'ose aspirer aux applaudissemens des Artistes) Inspirera-t-il quelques-unes des affections , dont il m'a pénétré mille fois ? Je crois que je devrois plutôt demander si l'on sçait bien ici ce que c'est que des Hommes vertueux dans l'indigence , & si l'on en suppose le nombre aussi grand qu'il l'est en effet ? Si c'est l'usage des gens du monde de se transporter quelquefois dans d'obscurs réduits , pour y découvrir la vertu gémissante dans l'oppression , ou sous le poids des maladies ? Si parmi eux il n'y a pas un bon ton de sentimens , comme de manieres ; c'est-à-dire , une convention puérile de ne s'affecter que de certaines situations limitées , comme si chacun d'eux n'avoit que la moitié d'un cœur ; comme si la compassion devoit avoir d'autres bornes que celles de l'infortune ; comme si

les plus grands défaitsres , l'infamie même , & les supplices , ordonnés par les Juges , n'avoient pas des droits réels à la commifération de tous les hommes , & fi celui-là aime les femblables , qui ne fçait pleurer que de plaifir , de molleffe , & toujours infructueufement pour l'Humanité ?

Je devrois demander s'il m'eft permis de dire au Peuple célèbre , dont j'emprunte la langue , pour le toucher : Quand furmonterez-vous une prévention nationale , & barbare , qui vous porte à accabler de votre indignation la Famille innocente d'un Criminel , & rend votre fenfibilité plus bornée que celle d'un Enfant , ou d'un Tartare , qu'affligent indiftinctement tous ceux qui fouffrent ? Vous êtes le plus policé des Peuples de la Terre... Si vous étiez encore le plus humain , le plus généreux , quelle gloire , quelle puiffance ne réfulteroit pas d'une fi noble harmonie ! La durée de votre Empire auroit-elle d'autres termes que celle de l'Univers ? Le Sauvage irrité , qui compte avec une joie mêlée de fureur les chevelures dégoutantes de fang , qu'il vient d'arracher à fes ennemis , eft-il plus cruel que vous , qui de fang froid

détournés les yeux avec mépris d'un Pere de famille, d'un Compatriote, d'un Artisan infortuné, parce qu'il est nud, parce qu'il a faim, parce que les besoins, auxquels vous le laissés, ont changé la substance de son sang en un poison lent, qui le tue? Cependant faudra-t-il qu'un Ministre descende de son char de triomphe, pour relever un Malheureux, & le placer à ses côtés? Non: mais que, rentré sous les lambris de l'Olimpe, il examine, dans la bonté de son cœur, si en condamnant des milliers d'hommes au plus vil abandon, l'Etat n'est pas privé des services, qu'ils pourroient lui rendre, & les Citoyens exposés aux suites de la nécessité, qui ne respecte rien; qu'il examine, & qu'il exécute: telle est la pitié du grand homme. Peuple riche, est-ce le pauvre, qui vous effraye? ne regardez que l'homme, êtes-vous rebuté de ses clameurs? Prévenez-les. Les impressions fâcheuses, dont on a obsédé votre enfance, à la vue des misérables, commandent-elles à votre raison? Cherchez à les détruire, par l'attrait même du plaisir. Encouragez vos Ecrivains les plus illustres à vous représenter la Pauvreté, telle qu'elle est, la douleur, sans décla-

mation , la pitié dégagée de l'héroïsme. Commencez par voir au théâtre tous les maux de l'Humanité ; honorez de votre présence de faux Infortunés , & vous vous sentirez rapprochés des véritables. Dans vos décorations , osez entremêler les Camps , les Palais , où vous vous plaisez trop , de quelques Chaumières , de Greniers , de Carrefours , de Prisons mêmes : tout cela ne vous paroît noir , que parce que vous êtes efféminé. Vos oreilles n'ont-elles pas été assez fatiguées des maximes de la tyrannie , pour ne pas s'ouvrir enfin à celles de l'Humanité ? Ne cesserez-vous de gémir sur des maux imaginaires , tandis qu'il en est de réels , étendus sur vos propres membres , & qui demandent au moins quelques uns de vos pleurs ? Peuple , le plus policé , vous deviendrez donc aussi le plus sensible ? Peuple heureux ! vos murs seront un jour le sanctuaire de la bienfaisance , & toutes les Nations viendront vous demander des sentimens , en échange de leurs trésors.

C'est ainsi qu'enveloppé de doutes , comme du manteau de la nuit , je ne puis plonger sur la destinée de mon Tristédrame , qualification nouvelle ; mais peu importante , & qu'on attribuera sans dou-

te , loin de m'en faire un crime , à cet air de singularité , dont un Etranger ne peut se dépouiller. Quant aux mots *Acte & Scene* , que je n'y ai point admis , j'avoue avec la franchise d'un Tartare , qui ne rend , que ce qu'il conçoit , j'avoue n'avoir jamais remarqué dans mille Aventures compliquées , auxquelles je me suis trouvé , que des esprits Aériens , mis en faction , criaissent : *Acte premier , Acte second &c. Scene cinq , Scene dix &c.* aux moindres évolutions de la Nature. En infèrai-je que ces petites particularités ne signifient rien ; qu'elles ne sont point tirées de cette même Nature , ou qu'elles font sentir la main de l'art , qu'elle sçait si bien cacher dans tous ses jeux ; qu'à voir les circonstances d'un fait numérotées , comme des cellules de Bonzes , on se représente une peinture , dont le cadre massif rétrécit l'événement qu'il entoure , & brise l'illusion , ou bien un Palais encore masqué par les échaffauds , qui servirent à son élévation ? Point du tout : j'infère que mes organes furent toujours trop épais , pour me transmettre les signaux des Sylphes.

Un aveu si humiliant , & ma vénération pour les images vivantes des trente

mille lampes du Firmament remplissent ,
je crois , ce que j'ai promis au commen-
cement de ce discours , en prouvant la
bonté , & la sublimité de mon esprit.
L'apologie de mon cœur se trouvera peut-
être plus véritablement dans le Tableau
de l'Indigence. Puisse n'être jamais l'Es-
clave d'un Sot , celui dont il fera couler
les larmes , sur les maux des Infortu-
nés ! Puisse celle , qu'il rendra la *mieux-
faisante* des femmes , devenue la plus
belle des Houris , passer l'immense abîme
de l'éternité , sous un bosquet odorant ,
& dans les bras d'un jeune Vainqueur !



DORIMAN.

MELANIDE.

JULIE.

UN ENFANT *qui ne paroît pas.*

UN VIEILLARD.

UNE FEMME DU PEUPLE.

HERMÈS.

UN OFFICIER DE JUSTICE.

QUATRE SOLDATS.

DEUX HOMMES.

} Famille malheureuse.

} Personnages nobles , (a) ou bienfaisans.

} Personnages ennoblis , (a) où rendus sensibles.

(a) Ce devoit être la même chose.

La Scène ne peut être que dans une grande Ville, comme Paris, où l'étonnante fortune des uns, suppose & nécessite l'extrême misère des autres ; où les progrès du luxe & de la fantaisie font méconnoître les besoins véritables ; où l'intrigue est la distributrice des rangs, des bienfaits & des couronnes, la dureté de l'ame, un air de qualité, ou de philosophie, & tout ce qui tient au peuple, & à l'indigence dans l'oppression, ou l'avilissement.



L'HUMANITÉ
O U
LE TABLEAU
D E
L'INDIGENCE.

JULIE , UNE FEMME DU PEUPLE.
UNE FEMME DU PEUPLE.



Je vous le demande , comme une grace ,
Mademoiselle Julie : recevez les petits
services , que je vous offre. Sans doute
vous n'êtes point faite , vous , pour
avoir de la peine. Moi , si vous me permettez de
vous en épargner , je me croirai heureuse de de-
meurer au même étage que vous. Tenez , je ne

A

suis qu'une pauvre Veuve , accoutumée à gagner ma vie par le travail ; mais j'ai bon cœur , & si jamais je me suis sentie toute portée à obliger quelqu'un , il est inutile de vous le cacher , c'est vous , Mademoiselle Julie. Vous êtes si douce , si affable....

JULIE.

Ma bonne voisine ! Que vos attentions me touchent ! Que je voudrois les avoir méritées , & pouvoir vous prouver ma reconnoissance d'une maniere....

LA PAUVRE VEUVE *vivement.*

Je ne veux rien au moins : je ne veux que vous servir , pour le plaisir de vous servir : vous ne me connoissez pas , Mademoiselle Julie.

JULIE.

Hélas ! ma Bonne , si vous étiez intéressée , vous ne vous attacheriez pas à une famille infortunée. Mais je vous l'ai dit : je n'ai besoin de rien pour ce moment , & ce vase est encore plein de l'eau , que vous m'avez apportée ce matin.

LA PAUVRE VEUVE.

Adieu donc , Mademoiselle Julie.... Il fait un froid bien cruel depuis trois jours.... Je ne sçais pas ce que deviendront les pauvres gens , si ce remède dure : on ne peut rien faire , & il faut vivre..

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 3

J U L I E.

Adieu , la Bonne... (*Elle continue*) Le Ciel n'a-t-il donc mis tant de sensibilité que dans le cœur des Indigens ! C'est ainsi du moins qu'ils se consolent entr'eux de l'indifférence des Riches. Ils se confient leurs peines , pour les soulager ; & nous , tristes jouets d'un orgueil , qui n'a pu nous quitter , avec la fortune , nous n'osons ouvrir les yeux sur notre misère !... Mais que vois-je ? Hermès de retour ! Est-ce l'Amour qui me le ramène ? L'Amour dans l'azyle des douleurs !...

J U L I E , H E R M È S.

H E R M È S.

MAlheureuse Julie , que faites-vous ici ? Quelle demeure pour une fille de votre rang ! J'ai parcouru toute la Ville , pour la découvrir... Ah ! je frémis... Souvent de jeunes Beautés... enlevées des bras maternels... par de riches scélérats... mais non : tout soupçon injurieux à Julie est un crime , une lâcheté , qui révolte mon cœur. Julie ! Julie ! deux mois d'absence m'ont-ils fait perdre tout ce que j'aime sur la terre ? .. M'auriez-vous oublié ? Mes transports vous sont-ils encore chers ?

A ij

4 L' H U M A N I T É ,

J U L I E.

Leur source est pure , comme mon cœur ; leur constance me répond de leur sincérité , & j'en ferois indigne , Hermès , si je n'en étois flattée... mais , hélas !...

H E R M È S.

Ah ! charmante Julie , que m'apprend ce soupir ? Ne détournez point vos regards de celui , qu'ils rendent heureux... O Ciel ! La langueur est peinte sur votre visage !.. Vos yeux respirent une sombre douleur... vos sanglots se font jour , malgré vous... Julie ! Ma chere Julie ! Avez-vous quelque secret pour un Amant qui vous adore ? Douteriez-vous de mon ardeur à vous secourir , vous , & votre famille ?

J U L I E.

Non , cher Hermès : Je crois tout ce qui peut vous être avantageux.

H E R M È S.

Expliquez-moi donc le trouble de votre ame. Si je n'ose lui opposer quelques bienfaits , mes conseils pourront peut-être en adoucir l'amertume.

J U L I E.

Si j'avois besoin de conseils , je m'adresserois à mes parens : ils sont justes : ils m'idolâtrant ;

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 9

mais je vous avoue que si mon cœur gémissoit d'une blessure, qui ne regardât que lui, je ne la confierois qu'à vous. J'approuve votre curiosité : j'y suis sensible ; mais je ne puis la satisfaire.

H E R M È S.

Ah ! Julie, à quoi bon tant de discrétion, quand les effets parlent contre elle ? Vous avez perdu le fameux procès, qui vous avoit attirée à Paris ; l'Été dernier une affreuse inondation entraîna les moissons des terres, que vous faisiez valoir, & je l'ai appris, cruelle, par une autre bouche que la vôtre ; vous venez de quitter votre demeure, honnête, digne de vous, pour vous réfugier dans ces tristes ruines ; plus de meubles ; plus de domestiques ; tout annonce ici la désolation ou la fuite ... Julie, m'estimez-vous ?

J U L I E.

Plus qu'aucun autre mortel, après mon Père.

H E R M È S.

Eh bien, rappelez-vous nos sermens, & nos vœux : retracez-vous tous les droits, que l'Amour vous a donnés sur mon cœur, & jugez de ce que je puis faire. ...

J U L I E.

Hermès, vous le sçavez : vos vertus ne peuvent s'effacer de mon souvenir ; que dis-je ? Mon cœur

A iij

trop charmé de vous entendre me fait oublier que nous sommes seuls, & que le jour sur la fin de sa carrière éclaire à peine notre entrevue.

HERMÈS.

Eh ! que peut craindre Julie ? Sa voix , ses regards : tout inspire en elle la tendresse & le devoir.

JULIE.

Je ne puis craindre celui , que je voudrois avoir pour témoin de toutes les actions de ma vie ; mais je me respecte , & si vous me connoissez bien , vous ne me demanderez pas le sacrifice de ma délicatesse.

HERMÈS.

Mais où est mon ami Doriman ? Où est la tendre Mélanide ? Tous deux absens, lorsque la nuit approche ! Lorsqu'un froid rigoureux retient chacun auprès de ses foyers ! Autrefois ils ne vous quittoient point ainsi.

JULIE.

Mes Parens reviendront bientôt , si j'en crois mon cœur. Alors vous serez libre de m'entretenir en leur présence , & moi de vous écouter.

HERMÈS.

J'obéis donc... mais quels accens viens-je d'entendre de cette chambre voisine ?

JULIE.

Ce sont les plaintes de mon frere : ils est malade depuis six jours , & je le garde.

HERMÈS.

Ah ! je le verrai du moins : je l'embrasserai , ce cher & bel enfant. . .

JULIE.

Est-ce à vous à m'affliger , Hermès ? Eh ! croyez-vous qu'il ne m'en coute rien à presser votre départ ? Vous reviendrez , vous dis-je , & vous reverrez toute cette famille , qui vous aime , & que vous plaindrez fans doute.

HERMÈS

Il le faut donc , ô ma chere Julie ? Adieu. . adieu. Il m'est si dur de vous abandonner dans l'état funeste , où je vous vois , que j'attendrois constamment votre Pere , à la porte même de la rue , si mon devoir ne m'appelloit auprès du mien , que je n'ai point encore embrassé , depuis mon retour. . .



JULIE.

ELOIGNER un Amant par décence , c'est un devoir pénible de mon sexe... Mais lui taire une affreuse vérité , qui remplit mon ame ; lui faire un barbare secret d'une indigence , qui va me ravir à sa tendresse... Que dis-je ? Sacrifier à la honte de l'avouer mes malheureux parens !... Grand Dieu ! Quelle perplexité ! Quelle contrainte pour un cœur aussi sincère que le mien !.. Encore un moment , & j'aurois peut-être tout révélé ! Et j'aurois désobéi à mon Pere une fois en ma vie , au Pere le plus tendre , le plus respectable !... Ah ! sans doute qu'il va dévoiler nos maux à mon Amant , à son Ami ; sans doute qu'il ne dira plus : c'est lui vendre ma fille , que l'exposer à ses bienfaits , aux bienfaits d'un jeune homme ; comme si la Bienfaisance pouvoit s'allier avec la bassesse dans le même cœur , dans le cœur d'Hermès... Ah ! Si je l'en soupçonnois , que je serois malheureuse ! L'homme le plus parfait ne me paroîtroit qu'un monstre effroyable....



MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

O Ma pauvre Julie!

JULIE.

O ma tendre Mere!

MELANIDE.

Que vous êtes changée!... Ah! Julie, que me serviroit-il de vous le taire? Vous tombez dans un dépérissement, qui m'allarme; mais enfin que fait mon fils? La foiblesse de son âge, & la maladie, dont il est la proie, attirent tous mes soins de son côté, quoique vous partagiez également mon cœur. (*Elle lui donne un baiser.*)

JULIE.

Si vous sçaviez ce qu'il a souffert! Et sans cesser d'avoir la douceur, la sérénité d'un Ange!.. Vous l'occupiez continuellement: ma Mere, a-t-il dit cent fois, ma bonne Mere est sortie, pour me chercher quelques secours... Que j'en suis fâché! Elle reviendra épuisée de fatigues: elle aura eu froid: tout cela pour moi, pour moi, qui n'ait rien fait encore pour Elle... Je crains bien que les secours ne viennent trop tard...

10 L'HUMANITÉ,
MELANIDE.

Les secours ! Je vais le couvrir de baisers , de larmes , de sanglots... & mon Amour ne peut rien davantage , pour le soulager !...

JULIE.

O Ciel ! Hier nous manquâmes de tout , & aujourd'hui...

MELANIDE.

Vous apprendrez , ma fille... cependant tâchez de dissiper ces ténébres... elles m'épouvantent... je ne sçais pourquoi... je voudrois que le jour commençât , au lieu de finir... les plus grands malheurs , ainsi que les plus grands crimes , n'arrivent presque que la nuit... (*Elle court vers son fils.*)

JULIE.

Nous péririons tous par un supplice aussi cruel que celui de la faim , aussi honteux !.. Honteux ! & pourquoi ? Que sera donc la mort qui suit la débauche ?... Et voici les derniers débris d'une fortune , qui fit tant d'ennemis à mon Pere !... Quelques charbons dans la cendre épars , & pour lesquels je n'ai plus d'alimens... une lampe , qui servit à éclairer l'inutilité des valets , que nous n'avons plus... cette lampe... sa pâle lumière... l'ombre qu'elle rend plus horrible , en quelques

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. II

endroits... La terreur de ma Mere... la mienne...
Ah ! cette lampe seroit-elle le triste flambeau de
nos funérailles ? .. O Dieu ! Ecartez de mon esprit
ces fantômes , qui le troublent : rappelez - moi
toute à vous , & ne me laissez voir que votre vo-
lonté suprême....

M E L A N I D E.

Et mon Mari n'est pas rentré depuis ce matin ?

J U L I E.

Non , ma Mere.

M E L A N I D E.

Où est - il ? Que fait-il à présent ?

J U L I E.

Il nous a dit , en nous quittant , qu'il vouloit
tenter tous les moyens honnêtes de pourvoir à
nos pressans besoins. Il se flattoit même d'obtenir
enfin cette place obscure , qu'il n'a brigüée , que
pour nous soutenir , pendant cette saison cruelle ,
& vous sçavez qu'il faut bien du tems , & des
soins , pour obtenir peu de ceux , qui n'ont besoin
de rien.

M E L A N I D E.

Ce que je viens d'éprouver m'ôte toute espé-
rance. La nuit est des plus sombres , & il ne s'em-
presse pas de revoir sa famille éplorée. . . Si , poussé

au désespoir par la dureté des hommes ; il nous avoit abandonnées. ...

JULIE.

Ah ! Ma Mere ! Son cœur vous le rameneroit.

MELANIDE.

Si sa raison égarée. . . Que sçait-on ? Tant de gens prêchent le suicide ! Tant de malheureux abusés s'y laissent entraîner !

JULIE.

Rassurez-vous : je le vois...

DORIMAN , MELANIDE , JULIE.

MELANIDE.

CHER Doriman , qui t'a retenu si long-tems loin de nous ?

DORIMAN.

Je vous répondrai , quand j'aurai embrassé mon fils.

MELANIDE.

Croyez-vous, Julie , que ses recherches n'aient pas été vaines ?

JULIE.

Comment sçaurois-je s'il n'ous apporte quel-

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 13

ques soulagemens ? Je n'ai pensé qu'à revoir mon Pere : Je n'ai regardé que ses yeux : ils étoient tout pleins d'amour & de bonté... comme les vôtres....

DORIMAN, *au milieu d'elles , & les fixant tour à tour , en parlant.*

Ecoutez , mes amies : Je me hâtois de revenir ici. Un homme tombe à mes pieds , au milieu de la Place Royale : c'étoit celui , qui fit ces faux Mémoires , qui me perdirent dans l'esprit du Ministre , & furent l'époque de ma décadence ; le froid l'avoit saisi. Je m'arrête , pour le secourir ; chacun fuit , craignant un sort pareil au sien , & seul , glacé moi-même , je le relève d'une main , tandis que de l'autre j'écarte les voitures , qui l'auroient écrasé. Je l'emporte enfin sur mes épaules , jusques chez un Artisan , qui me prête le brasier de sa forge , pour le rappeler à la vie.

JULIE.

Ah ! Je reconnois là mon Pere. } *En même tems.*

MELANIDE.

Je reconnois là mon mari , celui que mon cœur choisiroit encore entre tous les mortels , tout malheureux qu'il est. O vertu que j'admire ! Mais ô cruauté du sort ! Ton persécuteur trouve en toi un ami généreux , & ton fils innocent , ton fils périt de misère. ...

DORIMAN.

Tendre épouse , que dis-tu ? Tes mains n'ont-elles pas versé sur ses maux le baume , qui devoit les adoucir ? Ta fille ne s'est-elle pas nourrie du pain , que ta tendresse alla chercher pour elle ?

MELANIDE.

J'ai eu recours à la bourse des Pauvres. Elle est, dit-on , si bornée ! Le nombre des familles honteuses , qui la partagent , si grand !... On m'a fait des promesses , on m'a plainte , voilà tout.

DORIMAN.

Je n'en suis pas étonné : passons.

MELANIDE.

J'ai vû cette femme opulente , qui fut mon amie au Couvent , & dans les jours de mes prospérités...

DORIMAN.

Eh bien ? Tu lui as exposé tes peines , & son cœur...

MELANIDE.

Je crois tout ce que vous me dites , m'a-t-elle répondu : ma sensibilité pour les maux de mes semblables me présente votre état sous des traits plus affreux encore : vous secourir est ma plus forte envie : il est si beau de soulager les infortunés !... Mais les tems sont trop durs...

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 15

D O R I M A N.

Dieu des Pauvres ! C'est donc ainsi que tu les protèges !

M E L A N I D E.

Ah ! Doriman ! Crains moins de nous perdre , que de blasphémer. Ce Dieu punit souvent des murmures échappés dans le désespoir. Mais toi , malheureux pere , n'as-tu point trouvé de cœurs ouverts à la pitié ?

D O R I M A N.

Vous me voyez déchu de toutes mes espérances : abandonné du peu d'amis , qui me restoient : sacrifié à tous mes concurrens : sans projets , & sans ressources : n'ayant plus rien à vendre enfin que ce mauvais habit , qui me couvre à peine... Mon épée , mon épée , ce précieux ornement de la pauvre Noblesse , remise dans les mains d'un vil usurier , servit , hélas ! il y a deux jours au dernier repas , que vous fites.

M E L A N I D E , *accablée.*

Sans projets , & sans ressources !

J U L I E.

Et cette si belle femme , dont vous enseignez les enfans en secret ? Puisqu'elle est Mere , elle est sensible.

L' HUMANITÉ,
MELANIDE.

Je me suis rendue chez elle , à l'heure accoutumée ; après les leçons ordinaires , je n'ai pu me refuser au seul plaisir des Malheureux : je me suis attendrie sur ma destinée , & j'ai fait en fondant en larmes , la peinture de nos revers. Hélas ! je n'imaginois pas faire un crime.

DORIMAN.

Un crime ! Dieu juste ! Les enfans des Rois , & des Riches devroient avoir des Infortunés , pour maîtres , & non de beaux-esprits , ou de lâches flatteurs , qui les corrompent. Ils seroient compatisans , sous de tels Mentors , & sans doute généreux....

MELANIDE.

Cependant cette femme , nonchalamment penchée dans un sofa , couverte d'atours & de parfums , comme une courtisane , rassemble contre moi toutes ces expressions ameres , que les nouveaux parvenus ont toujours dans la bouche , avec leurs inférieurs en biens. Elle me dit , d'un ton sec & vain , que ses enfans ne sont point faits , pour connoître des Pauvres , ni les maux de la Pauvreté ; que rien n'est plus vil que cette connoissance ; que les méprisables plaintes , dont je les entretiens , ne peuvent servir qu'à troubler
leur

leur sommeil , par des songes désagréables , & les rendre humains , comme les gens du Peuple... Je lui demande excuse , & le salaire de mes soins. Elle , sans m'écouter , & la joye dans les yeux , vole au-devant d'un jeune homme aussi paré qu'elle : c'étoit le fils unique de ton frere aîné.

D O R I M A N.

Croirois-tu , Melanide , que déposant tout ressentiment , je l'ai abordé ce frere dénaturé , mon plus cruel persécuteur , par un principe de jalousie que , fortifierent dans son cœur né féroce , les injustes préférences de notre Mere.

M E L A N I D E.

Et où donc ? Il ne se montre que dans les Palais des Grands , où l'Indigent n'entre jamais.

D O R I M A N.

C'est sous ses propres lambris que je me suis humilié. Après avoir demandé en vain pendant trois heures qu'il daignât me faire introduire , je l'ai vu enfin , de son antichambre , traverser , le front élevé , ses vastes appartemens , s'arrêter à mon aspect , frémir , voler à son carrosse , presser son cocher plus humain que lui , & me laisser à la risée de ses brillans valets. ...

J U L I E.

O comble de désolation !

B

L' HUMANITÉ,
MELANIDE.

Ce n'est pas assez de nous abandonner, on nous outrage ! ..

DORIMAN.

Qu'allons nous faire dans cette nuit horrible ?..

MELANIDE.

Nous n'avons plus de bois, pour réparer le peu de chaleur naturelle, que nous laisse le Ciel irrité.

DORIMAN.

Le sommeil ne répandra point ses douceurs dans nos veines épuisées, sur nos sens flétris, au milieu de ces murs entr'ouverts, où régnerent tout ensemble la faim, la honte, le froid, le désespoir, les cris, & l'épouvante....

JULIE.

O mes chers parens ! A quelles extrêmités vous vois-je réduits. Eh ! quel fut votre dessein, en vous opposant au désir que j'avois de vous soulager, par le travail de mes mains ? On ne rougit point d'être mercénaire, pour nourrir ceux que la nature & la reconnoissance nous imposent d'aimer. Hélas ! vous m'avez élevée dans vos bras, comme une idole chérie, mais qui ne pouvoit vous être utile. Vous périssez ! & je vous aurois conservés. .. Vous m'avez envié la gloire de vous donner la vie, que vous m'aviez prêtée....

M E L A N I D E.

Arrête , ma fille : ne te rend pas plus chere encore à mon cœur par de si tendres reproches, s'il faut que je te perde aujourd'hui...

D O R I M A N.

Ecoutez-moi, Julie : Vous êtes jeune , & je puis dire dans une situation , qui ne permet rien à la vanité , vous êtes jeune & belle. Ces avantages sont peu dangereux dans la prospérité. Le stupide respect , qu'on a pour l'opulence , la dissipation , & la recherche des parures sont autant d'obstacles à la séduction. Mais que peut opposer à la licence de nos jours une jeune fille , au sein de la misère , qui la rougeur sur le front , & les yeux pleins de larmes , porte à vendre le travail de ses mains ? O ma fille , il est des hommes méprisables , qui ne peuvent voir la beauté indigente , sans concevoir dans leur cœur un espoir criminel.

J U L I E.

Eh ! Quels sont ces hommes ? Des inconnus...

D O R I M A N.

Dites de jeunes impudens , enrichis des brigandages de leurs Peres , ne connoissant de frein ; que les limites de leur pouvoir , de loix qu'une honteuse impunité , accordée au crédit ; de vieux

Bij

libertins, accoutumés à confondre, dans leur sens dépravé, l'idée d'infortuné avec celle de Peuple, & ce qui est plus odieux encore, à regarder l'un & l'autre, comme l'esclave né de leurs plaisirs. Ah! Que j'ai lieu de gémir de m'être arrêté dans une Ville, où le luxe n'est qu'un tyran déguisé, qu'on s'empresse de servir à genoux: la faveur une sirene perfide: le mérite, sans argent, un fantôme ridicule, abandonné aux enfans des nourrices! Imprudent, je croiois y pouvoir impunément mépriser l'or, pour la vertu, la fausse politesse, pour l'honnêteté des mœurs, le commerce des Grands, pour la simple & paisible Amitié. Je me suis perdu dans ma sécurité, dans mon obstination à braver le sort, à détourner ma vue des routes corrompues, que parcourt la fortune... Je me suis perdu, en me dissimulant l'abîme, où chaque pas me conduisoit... Hélas! Un homme qui n'est point né, pour ramper devant des lâches, se trouve dans la nécessité de le faire, qu'il doute encore de son malheur.

M E L A N I D E.

Si du moins nous étions visités, par ce vieillard généreux, qui vint cacher, dans l'ombre de la nuit, son nom & ses bienfaits!

J U L I E.

Hermès toujours fidele sortoit d'ici, quand vous êtes rentrée, ma Mere.

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 21

M E L A N I D E.

Hermès !... Ah ! Doriman , qu'il soit notre libérateur : ne regarde plus en lui que ton Ami , & non l'Amant de ta fille. Eh ! Que ne te doit-il pas ? Sans le connoître , tu l'as arraché tout sanglant des mains des ennemis : tu l'as rapporté dans le camp , lui & le drapeau , qu'il ne vouloit quitter qu'avec la vie..

D O R I M A N.

Que me rappelles-tu ? Cette journée fatale , où ma gloire fut aussi publique , que le refus du grade , que j'avois mérité. Hélas ! sans ce refus barbare , je n'aurois fixé ma retraite qu'au tombeau ; mon bras , d'accord avec mon cœur , serviroit encore ma Patrie : j'aurois un rang , une subsistance honnête... ma famille seroit honorée..

M E L A N I D E.

Va donc chez ton Ami : va lui prouver à quel point tu l'estimes.

D O R I M A N.

Eh bien , j'y consens... mais j'ignore sa demeure , depuis que ses blessures l'ayant forcé de quitter le service , il est entré dans la magistrature.

M E L A N I D E.

Et vous , ma fille ?

Je ne connois de lui , que ses vertus... & son Amour.

D O R I M A N.

Tout conspire donc à nous anéantir !..

M E L A N I D E.

Entend-tu gémir ton fils ? Vois-tu les larmes de sa sœur ?

D O R I M A N.

Ah ! Quel affreux avenir se présente à mon esprit troublé ?

M E L A N I D E.

Celui que ta fierté mérite. Va, malheureux Pere, va chercher des ressources contre la mort dans ton point d'honneur , aux pieds de cette idole , à qui ton orgueil nous a sacrifiés. . .

D O R I M A N.

O tourment inexprimable ! Je suis outragé par ce que j'ai de plus cher !

M E L A N I D E.

Cruel !.. Est-ce là le bonheur , que tu m'as promis , pour prix des plus pures tendresses ? Ne m'as-tu rendue la plus sensible des femmes , que pour me livrer à toutes les douleurs humaines ? Ne

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 23

m'as-tu rendue Mere , que pour me présenter mes enfans , dévorés par la faim?...

D O R I M A N.

Si j'en croyois mon désespoir....

J U L I E.

Mon Pere!.. Ma Mere!..

D O R I M A N.

Mais où nous emporte un amour aveugle ? O Mélanide ! O l'amie de mon cœur ! L'aigreur doit-elle régner entre nous , comme entre des époux vulgaires , dont l'indigence n'est pas l'ouvrage de l'oppression ; mais celui de la fénéantise , ou des folles dépenses ? Devons-nous rendre nos maux plus amers encore , par des reproches envenimés, la consolation des méchans , & lorsque le tendre épanchement , l'intimité de nos ames est le seul soulagement , qui nous reste ?

M E L A N I D E.

Pardonne , illustre Epoux : je t'ai méconnu , dans l'excès de ma douleur : ton ame est forte ; la vertu lui tient lieu de tout , & tu verrois la mort , sans pâlir , pourvû que l'honneur te l'offrît ; mais mon sexe est plus timide que le tien.. je suis Femme , & Mere... je découvre dans les yeux de ma Fille... les symptômes affreux... Ah ! je ne supporterai

B iv

pas long-tems le plus cruel de tous les spectacles...
je mourrai la première...

DORIMAN.

O ma fille ! Ma chere Julie ! Pourquoi le Ciel
vous fit-il naître de parens si délaissés ?

JULIE.

Hélas ! Oubliez-moi , pour ne penser qu'à mon
frere , dont les gémissemens deviennent plus fré-
quens , plus sinistres.

DORIMAN.

Ecoutes , chere compagne : il est encore des
vertus sur la terre : il est encore des cœurs , com-
me les nôtres : frappons de rechef aux portes de
la pitié : je vais , je cours...

MELANIDE.

Demeure : c'est à moi à nourrir mes enfans.

DORIMAN.

C'est à moi à te les conserver.

MELANIDE.

La voix d'une Mere est plus touchante.

DORIMAN.

L'éloquence d'un Pere subjugué alors les plus
endurcis.

MELANIDE.

Arrête , le froid extrême pourroit te replonger dans la maladie , dont tu fors à peine.

DORIMAN.

Non , rentrez : une femme seule est exposée la nuit à des insultes , qu'elle doit craindre ; vos enfans ont besoin des douceurs de vos caresses ; vous vous devez à leur consolation. Allez , ma bien-aimée auprès du lit de votre fils : allez , ma chère Julie... je ne tarderai peut-être pas à vous y rejoindre. (*Il sort.*)

MELANIDE.

O Dieu , l'appui des Malheureux , daigne veiller sur ses jours... & sur son innocence !

(*Elle se retire avec Julie auprès de son fils.*)



MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

LAISSONS le reposer un moment : Sa sensibilité ne lui permet pas de garder le silence , auprès de moi , & il est trop foible pour parler sans cesse.

JULIE.

O ma Mere ! Que je vous sçais bon gré de vous contraindre , jusqu'à lui laisser ignorer nos besoins & les siens-mêmes ! Qu'il doit vous en coûter , pour lui montrer un visage serein , lorsque la douleur brise votre ame !

MELANIDE.

Ma fille , rien n'est difficile , quand on aime : Ce que je fais pour un fils , doit vous moins étonner qu'un autre , vous , que j'ai vue dans l'âge le plus tendre , non-seulement supporter , sans dégoût , l'aspect d'un Pauvre malheureux , couvert de plaies , mais encore les nettoyer d'une main compatissante , mais y mettre du baume , pour les guérir , & joindre aux soins les plus charitables cette affabilité séduisante , qui donne du prix à toutes les vertus ; & grace au Ciel, il est

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 27

plus d'un infortuné, que vos dons ont fait long-tems subsister.

JULIE.

Ah ! Si la perte de nos biens m'a fait verser quelques larmes, c'étoit de ne pouvoir plus suivre en cela votre exemple, & celui de mon Pere.

MELANIDE.

Votre Pere ! C'est le plus humain des mortels, & nous serions les plus heureuses des femmes, sans l'inflexibilité de son caractère, sans cette rudesse, avec laquelle il pratique la vertu... mais il ne revient point ! Que son absence augmente mes inquiétudes !

JULIE.

Voilà seulement sept heures... le tems passe bien lentement pour ceux qui souffrent ! Que de momens cruels nous avons à supporter encore, avant le retour de la lumière !

MELANIDE.

Peut-être que demain nous ne souffrirons plus à sept heures : vils fardeaux de la terre, nous rentrerons dans son sein, qui n'a pu nous nourrir... nous ne nous aimerons plus, ma Fille : nous ne nous dirons plus que nous nous aimons : nous ne serons plus rien...

JULIE.

Ma tendre Mere!... Qu'entends-je?

MELANIDE.

Ecoutons...

JULIE.

On sonne le tocsin d'une maniere effrayante.

MELANIDE.

Ah! Sans doute en ce moment, où nous croyons épuiser seuls, le torrent des douleurs répandues sur l'Humanité, d'autres Infortunés font de vains efforts, pour échapper à la fureur des flammes. Sans doute leurs dernières plaintes percent les nues avec l'épaisse fumée, qui les engloutit... Il me semble même distinguer la voix d'une Mere expirante, qui crie: ne sauvez que mes Enfants... que mes Enfants...

JULIE.

Moi, je m'écrierois: laissez-moi; mais sauvez, sauvez ma Mere.

MELANIDE.

Si Doriman étoit allé secourir ces Malheureux... Cette action est bien de lui... S'il exigeoit quelque chose de leur gratitude, de mille services importans, qu'il a rendus à ses semblables, ce seroit le premier, dont il auroit reçu la récompense.

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 29

se... l'extrémité, où nous nous trouvons, lui serviroit d'excuse, au Tribunal de son cœur...

JULIE.

Si l'indigence a véritablement quelque chose d'horrible, c'est selon moi, de mettre l'homme dans l'impuissance d'être généreux....

MELANIDE, JULIE.

DORIMAN *entre brusquement.*

AH ! Ma Femme ! Ma Femme ! .. Ma Femme !

MELANIDE.

Ah ! tendre Ami, nous voilà donc réunis, pour ne nous plus séparer ? Nos Enfans vivront-ils ? ..

DORIMAN.

Approchez, Julie : prenez de vos mains innocentes... ces gages de mon Amour : voilà des secours, pour votre frere : voilà du pain pour vous... bientôt j'irai chercher un peu de bois... allez.

JULIE.

Mon Pere ! Je baiserais d'abord ces mains sacrées, qui nous conservent tous... Je les réchaufferai des larmes, que ma reconnoissance me fait répandre...

D O R I M A N.

Allez, vous dis-je... & vous Melanide... retirez-vous aussi... je n'en puis plus... mes genoux se dérobent sous moi... comme si je ne devois plus que ramper, la face contre terre... (*Il tombe prosterné...*)

M E L A N I D E effrayée.

Doriman ! Doriman !

D O R I M A N.

O Dieu de bonté, Dieu d'Amour, c'est toi, que j'adore... C'est toi, qui as vu mon cœur, lorsque ma main a tenté d'éloigner la mort de mes pauvres Enfants... deux ames innocentes... toutes remplies de ta Loi....

M E L A N I D E.

Mon Epoux ! Mon Epoux !.. Pourquoi ces sanglots douloureux ? Jamais je ne te vis souffrir ainsi : Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait ?

D O R I M A N.

Laissez-moi : je dois m'abîmer devant l'Être suprême : la douleur m'a fait douter un moment de sa justice, il m'a puni... je dois me traîner dans la poussière, l'image du néant, dans lequel je voudrois rentrer...

M E L A N I D E.

Tu veux mourir !.. Et m'abandonner ! O Ciel !
Une sueur froide coule avec ses larmes !.. (*Elle
les essûye*) comme il est pâle , abbatu , tremblor-
tant ! Relevez-vous d'une humiliation , qui me
tue. . . Que vous est-il arrivé ? Que craignez-vous
de m'apprendre ?

D O R I M A N.

Melanide , je n'eus jamais de secret pour vous..
mais parlons bas : tous les Enfans doivent être res-
pectés... lorsque je vous ai quittée , j'allois de-
mander au nom sacré de l'Humanité de quoi sou-
lager les besoins des nôtres. Que de tableaux tou-
chans j'ai fait de leur situation ! Combien mon cœur
paternel m'a dicté d'expressions vives , de prieres
attendrissantes ! Tout a retenti du triste recit de
mes infortunes. Une fausse honte n'a rien ôté à
mon zèle : je me suis nommé vingt fois ; mais
comme si le froid excessif , en entr'ouvrant les
pierres , resserroit les cœurs des hommes , les uns
m'ont traité d'Imposteur ; d'autres m'ont reconnu ,
& ont passé outre ; tous , tous m'ont accablé du
plus injurieux mépris...

M E L A N I D E.

Ah ! Imprudent ! Tu t'es adressé à des Riches.
Entendent-ils le langage du cœur ? Savent-ils être

Peres (1) ? Aiment-ils autre chose qu'eux-mêmes ? Il falloit monter dans les réduits des Veuves, chez les plus pauvres Artisans ; leurs dernieres ressources, ils les auroient partagées avec toi... mais acheve... je t'écoute en tremblant.

D O R I M A N.

Hélas !... L'œil morne, & la tête panchée, je revenois à pas lents sanglotter sur ton sein, te parler, t'embrasser pour la dernière fois... je revenois prendre mes chers Enfans sur mes genoux, recueillir leurs larmes innocentes, les offrir au Ciel, comme de pures victimes ; & déposer mon ame sur leurs lèvres livides.... Je montois dans ces tristes pensées.... Soudain une force inconnue me repousse... je tombe sans connoissance dans notre escalier... là mon esprit égaré me présente... O Dieu ! O Melanide !... Ma fille expirante... sans le sçavoir, ma main pesoit... sur un couteau... à moitié enfoncé... dans le sein de mon fils... cependant une femme majestueuse me crie, d'une voix plus bruyante que le tonnerre : je suis la Nature : mes droits sont les plus sacrés... suis-moi... Il me sembloit qu'elle m'aidoit à me relever... je m'élance avec une fureur aveugle dans je ne sçais quelle rue écartée... veillois-je

(1) Peut-être sa situation la rend-t-elle injuste.

alors ?

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 33

alors ? Où un monstre ennemi de l'homme m'en-
traînoit-il , malgré moi ?

M E L A N I D E.

Ah ! Malheureux ! .. Eh bien ? .. Dans cette rue
écartée ..

D O R I M A N.

Un Vieillard passoit, suivi d'un seul Domestique.

M E L A N I D E.

Et son sang a coulé ?

D O R I M A N.

Qu'as-tu dit ? .. Moi , j'aurois violé jusques-là
les Loix de l'Humanité , l'idole de mon cœur ! J'au-
rois offert à mes Enfans , à toi-même du pain paî-
tri avec du sang humain ! ..

M E L A N I D E.

Garde , garde tes secrets , Malheureux... je ne
veux plus rien entendre de ta bouche... je romps
tout commerce avec toi... je voudrois pouvoir te
détester...

D O R I M A N *s'éloigne d'elle , les mains
sur son front , & dans la douleur la plus profonde.*

M E L A N I D E.

Mais qu'entens-je ? .. Plusieurs personnes mor-
tent , ce semble , jusqu'à notre demeure... Ah !
Doriman... on frappe , & tu frémis !

C

DORIMAN, *d'une voix couverte.*

Femme injuste, retournez avec vos enfans.

MELANIDE.

Je crains, je te l'avoue, les suites affreuses...

DORIMAN *de même.*

Craignez seulement d'oublier votre devoir pour la première fois.

MELANIDE.

Dieu ! On frappe plus fort ! Cher époux, que peut-on demander si tard à des Malheureux, qui n'attendent que la mort ?

DORIMAN *de même.*

J'ai vu ce matin ces débiteurs, chargés de famille, que je n'ai pu souffrir qu'on traitât avec dureté : quelques-uns m'ont promis de me satisfaire promptement, & ils viennent sans doute s'acquitter de leurs promesses. Cela suffit-il pour vous décider ?

MELANIDE *on frappe encore.*

Hélas ! Un cruel pressentiment...

DORIMAN *avec dignité.*

Ah ! je commence enfin... mais, dites-moi : le caprice présida-t-il jamais à mes volontés envers vous ? La mauvaise humeur troubla-t-elle jamais entre nous la Paix, l'Union conjugale ? & vous-

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 35

même, m'avez-vous accoutumé à la résistance? Vous rompez tout commerce avec moi!.. Et vous refusez de vous éloigner, lorsque... rentrez, Madame; rentrez : je vous en prie. Vous me reverrez peut-être, & alors vous m'outragerez à loisir...

M E L A N I D E.

Ah ! Quel reproche!.. Sa sombre tranquillité m'accable. (*Doriman ouvre.*)

UN OFFICIER DE JUSTICE, QUATRE
SOLDATS armés, quelques flambeaux
dans l'éloignement.

D O R I M A N avec fermeté.

QUi demandez-vous?

L' O F F I C I E R.

Je ne chercherai point, Monsieur, à vous embarrasser par de questions obscures, & toujours offensantes pour un homme, tel que vous, qui portez sur le front l'honneur, & la probité.

D O R I M A N.

Passons : je sçais du moins que l'un & l'autre est dans mon cœur ; l'extérieur ne me touche point...

Voici donc l'objet de mes perquisitions. Il vient de se commettre une violence envers un vieux Magistrat, suivi d'un Laquais. Celui-ci a cessé d'accompagner son maître, pour observer la retraite du coupable...

DORIMAN.

Ne perdez pas le Temps à en dire davantage : je suis ce coupable.

L'OFFICIER & LES SOLDATS *en même tems.*

Vous, Monsieur ? Lui ! lui !

DORIMAN

Moi-même.

L'OFFICIER.

C'est à regret que je l'apprens, & je ne sçais trop pourquoi !... Soldats, il faut tout visiter ici.

DORIMAN *avec émotion.*

Arrêtez. Cette chambre renferme en effet de grands trésors, des biens d'une espece rare, & auxquels je suis plus attaché qu'à la vie : c'est une Mere, une Epouse incomparable : deux Enfans du plus beau naturel, deux Enfans adorés, que j'aurois vus périr de misere, si je ne les avois secourus, aux dépens de mes jours... pourriez-vous ne pas respecter cette famille innocente & mal-

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 37

heureuse ? .. (*Les Soldats sont singulièrement attentifs.*) Pourriez-vous lui porter le coup mortel , en me chargeant de chaînes à ses yeux ? .. (*L'Officier se détourne , & ne peut parler.*) Que de cris perceront mon cœur ! Que de morts , que de supplices j'éprouverois à la fois ! O mes Enfans , qu'allez-vous devenir ? O ma Femme , qu'est devenu pour toi le lien sacré , qui charma si longtemps nos cœurs ? Ah ! Comment récompensai-je ta vertu ? ...

P R E M I E R S O L D A T.

Te sens-tu touché ?

S E C O N D S O L D A T.

Autant que je puis l'être...

T R O I S I E M E S O L D A T.

Voilà les premières larmes , que j'aie versé de ma vie...

L' O F F I C I E R.

Amis , je vous entens , & vous êtes témoins de mon trouble : nous nous pardons réciproquement , en demandant l'un à l'autre la liberté de cet homme... Ah ! si vous , accoutumés à voir de sang-froid les tourmens des scélérats , vous êtes ici sensibles , il faut que l'innocence & la nature y parlent bien haut... Mais faut-il que nous nous rendions à leur cri ?

L'HUMANITÉ,
DORIMAN.

Non , Messieurs : je vous trahirois tôt ou tard ; parce que je serai vrai jusqu'à ma mort. Marchons , & si la voix de l'Humanité s'explique en ma faveur , au fond de vos cœurs , marchons si doucement , que ma pauvre Famille puisse ignorer pendant cette nuit le dernier de ses malheurs. . . (*Lui-même tire la porte , sans faire le moindre bruit.*)

MELANIDE , JULIE.

MELANIDE.

DOrim. . . Il est sorti ! Je le suivrai , je l'atteindrai , je ne le quitterai plus. . . Ah ! (*Sa précipitation est telle, qu'on l'entend tomber sur les premières marches de l'escalier.*)

(*D'une voix presque éteinte.*)

Mon Dieu ! Mon Dieu ! . . . Ah ! Julie ! Julie ! . . .
Ma chere Julie ! . .

JULIE.

O Ciel ! que vois - je ? Accourez , mon Pere : accourez : où êtes - vous donc , mon Pere ?

MELANIDE.

Mon empressement à voler sur ses pas , a été la cause de ma chute. . .

JULIE *releve Melanide, & la porte presque dans ses bras, jusques sur un mauvais siège, auprès de la lampe.*

Ma Mere ! n'êtes-vous point blessée ?

MELANIDE.

Hélas ! je l'ignore : la mort est dans mon ame : toutes les affections douloureuses sont dans mon cœur... On me déchireroit que je ne pourrois souffrir davantage....

JULIE.

O ma tendre Mere ! votre visage est tout meurtri : votre sang est prêt à couler...

MELANIDE.

Ma Fille, ce n'est pas de moi que je m'occupe... Imaginez-vous où peut être votre Pere ?

JULIE.

Comme ses bontés furent toujours sans bornes, je crois qu'il est allé chercher le peu de bois, qu'il nous a promis.

MELANIDE.

Je le souhaite... & je n'ose l'espérer...

JULIE.

Hélas ! je sens à chaque moment que le froid augmente. Mes pleurs se condensent sur mes joues... & vos mains, vos mains bienfaisantes...

Civ

qu'elles sont engourdies ! qu'elles sont glacées !...
*(Elles les prend dans les siennes , & tâche de les
 réchauffer de son haleine , & de ses baisers.)*

MELANIDE.

Quelqu'un vient : hâtez-vous d'ouvrir : c'est
 peut-être...

MELANIDE, JULIE.

UN VIEILLARD.

*(Après avoir remarqué avec étonnement que la
 chambre est sans meubles , & ses quatre murs dé-
 pouillés , il s'écrie :*

O Humanité sainte, Mere, soutien, délices des
 Mortels, en quel tems, dans quel climat fus-tu
 plus négligée ? Ma riche Patrie abandonne donc la
 moitié de ses Enfans ? ... Pauvre famille ! Tout
 m'annonce que vous êtes tombée , ainsi que tant
 d'autres, que je viens de voir, dans l'état le plus
 déplorable, ...

MELANIDE.

Quoi ! Monsieur ? ni les glaces d'un Hyver ri-
 goureux, ni les fatigues, ni les ombres de la nuit
 n'empêchent votre pitié de rechercher les malheu-
 reux ?

LE VIEILLARD.

Reprochez-moi plutôt, Madame, d'avoir passé plus de quinze jours sans vous rendre des soins; ce n'a pas été la faute de mon cœur, mais celle de ma santé... Hélas! c'est à mon âge que l'on sent avec effroi que chaque instant dérobe quelque chose à notre existence... mais enfin tout finit: les rochers ont aussi leur décrépitude, & rien n'est immortel que la Vertu...

MELANIDE.

Heureux ceux qu'elle n'a point abandonnés dans le passage d'une vie hérissée de peines! Si les disgrâces ramènent les Hommes à ses préceptes, un malheur extrême les leur fait souvent oublier...

LE VIEILLARD.

C'est ce qu'un événement fâcheux vient de me prouver. Je vous apportois, comme à d'autres infortunés, le superflu de mon bien-être. Eh! qui peut se refuser à un sacrifice si foible, si consolant?... Un Homme m'arrête brusquement: il avoit l'air malade: ses yeux étoient égarés: des sanglots fréquens & précipités lui coupoient la parole...

JULIE.

Le misérable!

LE VIEILLARD.

Ah! prenez garde, ma belle Enfant: sans doute

vosre bouche n'est pas plus faite pour blâmer, que vosre cœur pour haïr. J'ai vécu : j'ai étudié les Hommes : j'ai vu avec douleur à quel point ils ont défiguré la Nature. Ceux qui se sont conservés purs au milieu de la contagion du Monde, y sont les plus exposés à des maux, qui devroient être la punition des méchans. Tous les jours l'honnête-homme y est la dupe de son intégrité, la victime de sa franchise. Devient-il pauvre, infirme, malheureux, comme il n'est que trop ordinaire ? Alors semblable à une Vierge timide, qui se voit égarée la nuit dans un bois, fameux par les dangers qu'on y court, il ne sçait où trouver des ressources, qui ne coûtent rien à sa vertu. Le mépris de ses semblables est son premier supplice ; il veut l'éviter, il se cache, il demeure enseveli dans son indigence : la faim l'y vient attaquer, il cède à son désespoir, où l'injustice en fait sa proie. Tel est, je crois, celui dont je vous parle. Imaginez-vous qu'ayant rencontré à deux pas de moi une pauvre femme fort âgée qui pleuroit, il lui a donné le surplus de ce qui suffisoit, disoit-il, pour secourir ses Enfans, & qu'il avoit voulu me rendre... Qu'il en a reçu de bénédictions ! Puissent-elles avoir sur lui l'effet qu'il mérite !

J U L I E.

Que je plains les Enfans, qui se sont partagé

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 43

une nourriture achetée par un crime ! Moi , j'au-
rois préféré de mourir.

LE VIEILLARD.

Fort bien. Vous avez-là , Madame , une fille
qui pense noblement , digne de respect , d'amour :
un véritable trésor pour un Homme bien né. . .
Adieu , je demeure si loin de vous , qu'il faut que
je m'arrache d'un entretien , où respire la Vertu ,
afin de pourvoir à vos besoins le plutôt possible. . .

MELANIDE, JULIE, UN
VIEILLARD.

HERMÈS, *vivement.*

C'EST à moi , c'est à moi seul de le faire.

LE VIEILLARD.

Que vois-je ? mon fils ! . . .

HERMÈS.

Mon Pere , puisque je vous surprends ici , tout
m'est connu. . . Mon Ami est pauvre. . . sa famille
est malheureuse.

MELANIDE & JULIE *paroissent surprises ,
& affectées différemment.*

LE VIEILLARD.

Vous m'aviez mandé que vous ne reviendriez
que dans quelques jours ? . . .

Je l'avoue, mon Pere ; mais les fonctions de ma Charge exigent ma présence pour demain. D'ailleurs, mon cœur se faisoit une si douce image de la surprise du vôtre, qu'il n'a pu se refuser à cet innocent stratagème. J'en aurois recueilli le fruit plutôt, sans votre absence du logis. Mais après tout je m'applaudis de vous trouver auprès de la Beauté, qui partage avec vous mon respect, ma tendresse & mes vœux. Ah ! mon Pere ! je vous ai parlé mille fois d'une femme parfaite, comme d'un Etre imaginaire... c'étoit de Julie... Ma chere Julie, unissons-nous, pour toucher celui de qui dépend notre bonheur : il est le modèle des bons Peres, comme vous êtes celui des filles tendres & vertueuses.

M E L A N I D E.

Hermès, il n'est plus tems de vous le céler. Le malheur, l'indigence & la honte, plus cruelle encore, ont brisé tout lien entre vous, & la famille de votre Ami. L'égalité de naissance exige du moins quelque proportion dans la fortune, & tout nous est ravi... Hélas ! il est d'autres raisons de vous en séparer pour jamais, & quand vous les connoîtrez, vous frémirez sans doute, mais vous ne pourrez y résister...

H E R M È S.

Mélanide, cruelle Mélanide, que m'annoncez-vous ?

MÉLANIDE *renvoie sa fille auprès de son fils, & dit à part :*

Je pourrai peut-être me décharger loin d'elle de l'horrible fardeau qui m'écrase.

H E R M È S.

O mon Pere ! vous connoissez toute la sensibilité de mon ame : elle est votre ouvrage... Ah ! permettez que je dépose dans votre sein mes larmes & mes douleurs... Non, je ne survivrai point à la perte, qu'on m'impose...

L E V I E I L L A R D.

Mon fils, que ta passion m'afflige ! Non que censeur austère, comme on l'est ordinairement à mon âge, je t'en ordonne le sacrifice. Nous pensons tous deux que la terre n'offre rien de plus beau, de plus digne de la faveur du Ciel qu'une Femme vertueuse, & d'un bon caractère, telle qu'est Julie, puisque tu l'adores. Mais le Monde a ses loix, ses usages : la Pauvreté ses inconvéniens. Il te reste des parens à ménager, un Etat respectable à soutenir, & je ne suis plus riche.

H E R M È S.

Ah ! mon Pere, ne parlez point de ces avanta-

ges frivoles, qui frappent les yeux de la multitude; & font gémir l'Homme de bien. Vous m'avez appris à les mépriser. Et quant à mon Etat, il n'impose pas un faste aussi grand qu'on le pense. Vous même y êtes-vous moins honoré, pour avoir consacré aux besoins des infortunés, ce que tant d'autres lui donnent en chevaux, en équipages, en maisons magnifiques? Je vous imiterai, mon Pere; j'oserai avoir une table comme la votre, sans somptuosité, sans Plaisans, sans Parasites titrés; mais l'honnêteté, la douceur, & la concorde y paroîtront toujours, comme des Gardes autour de Julie. Je nagerai sans cesse dans la joie de mon cœur; sans cesse je me dirai, je dirai à Julie, à tous mes Amis: je dois à l'Amour de mon Pere ma vie, mes mœurs & ma félicité. Ah! trahirez-vous un espoir si flatteur?

L E V I E I L L A R D.

C'est en montrant de tels sentimens qu'un Fils honore les cheveux blancs de son Pere: c'est ainsi qu'il lui fait oublier les infirmités de la Vieillesse, & l'approche de la mort... O mon enfant, tu sçais que je ne connus jamais le pouvoir paternel que pour écarter deux monstres de ton cœur, le vice & la tristesse. Toutes mes pensées ont pour objet ton bonheur. Tu me découvres le chemin, qui peut t'y conduire; je consens de t'y faire entrer

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 47

après un mur examen, & le rétablissement de cette honnête famille, que je n'ai pas besoin de recommander à ta bienfaisance... Adieu, Madame...
(*Il va allumer sa bougie à la lampe.*)

HERMÈS.

Mon Pere!... mon Pere!... Quelle expression peut m'acquitter envers vous!... (*Il lui baise les mains.*)

LE VIEILLARD.

Laisse... je suis empressé de questionner mon Domestique, qui m'a quitté après mon aventure.

MELANIDE, HERMÈS.

MELANIDE, *à part.*

Son Domestique l'a quitté, & mon Epoux ne revient pas!... O Dieu! qui m'apprendra son sort?... O Hermès, dans quel abîme nous trouvez-vous plongés!

HERMÈS.

Mélanide, vous allez sortir de l'indigence, & votre inquiétude redouble!... Qu'est-ce que l'aventure de mon Pere? Le sçavez-vous? Pourquoi ne revois-je point mon Ami? Que lui est-il arrivé? Que fait-il loin de vous, cet Epoux qui vous adore?... Vous pleurez!...

L' HUMANITÉ,
MELANIDE.

Ecoutez donc , Hermès... Mais , non ... mon cœur vous livre son secret ... & ma bouche n'ose le mettre au jour ... Cruelle contradiction !... O ma fille , ma fille , en quel état est votre frere ?

J U L I E , *paroissant à l'entrée de la chambre.*

Hélas ! il rejette les secours que je lui présente , comme si c'étoit un poison mortel... Il s'agite , il fond en larmes.

(*Elle se retire.*)

M E L A N I D E .

Malheureuse Mere !... Je frémis !... Ce couteau ... à moitié enfoncé... dans le cœur... Ah ! pourquoi vient-il m'effrayer ?... Mes entrailles sont émues... Je vais perdre mon fils !... (*Elle demeure sans mouvement , les mains levées au Ciel.*)

H E R M È S .

Grand Dieu ! Est-ce aujourd'hui le jour de ta colère ? Je ne vois que des objets d'horreur ! A peine suis-je de retour , que je me précipite aux pieds de Julie , & je la trouve dévorée de soins qu'elle me cache. Banni de sa présence , je rencontre d'un côté des Citoyens surpris par la mort , sous leurs toits embrasés ; de l'autre , deux petits Enfans exposés nuds sur des pierres , & que le froid

froid a laissés sans vie. Je reviens promptement ici, le cœur ferré, l'esprit frappé de mille présages funestes, & je suis arrêté par un Malheureux, que l'on mene dans les Prisons...

MELANIDE, *sortant de son accablement.*

Un Malheureux, dites-vous ? Quel est-il ?

HERMÈS.

Ah ! Mélanide ! est-ce le tems de gémir sur les maux d'autrui, quand les vôtres sont extrêmes ?

MELANIDE.

Non, non... Je veux sçavoir... ce Malheureux....

HERMÈS.

Quel si grand intérêt vous inspire-t-il ? Allons plutôt, allons secourir votre fils...

MELANIDE.

Sçavez-vous du moins quel est son crime ?

HERMÈS.

Je n'ai entendu que ces paroles d'un Soldat : c'étoit pour sauver ses Enfans. La Populace, & surtout plusieurs Femmes attroupées, se sont aussitôt écriées d'une manière à faire craindre une émeute : c'étoit pour sauver ses Enfans : relâchez-le : ce n'étoit que pour conserver ses Enfans... On parloit confusément d'un Vieillard...

L'HUMANITÉ,

MELANIDE.

C'est mon Mari; c'est Doriman....

HERMÈS.

Qu'entens-je ? ô Ciel ! Mon Ami... Ah ! malheureux que je suis !...

MELANIDE.

Et le Vieillard est votre Pere....*

HERMÈS, MELANIDE.

Ma Fille ! ma pauvre Fille !... Votre Pere est perdu...

JULIE.

O ma Mere !...

MELANIDE.

Il s'est perdu , pour vous nourrir...

JULIE.

Mon Pere !... Mon Pere !... Mon Pere !...

HERMÈS.

Fatal voyage ! Retour cruel !... Que n'ai-je précédé d'un jour , d'un seul jour l'orage affreux , dont nous sommes tous enveloppés !...

MELANIDE, JULIE, HERMÈS, *ensemble.*

Doriman !... O mon Père ! mon Ami !...

* Les gens sensibles, les seuls à qui je présente cet Ouvrage, supposeront aisément les attitudes les plus convenables à cette scène de douleur, selon le caractère de chaque Personnage.

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 51

H E R M È S.

Ah ! Julie ! Ah ! Mélanide !... Si quelque chose pouvoit vous consoler. ...

M E L A N I D E.

Laissez une Malheureuse... Je pers mon Epoux... Je perds peut-être mes Enfans... Je ne veux point être consolée... Je perds mon Epoux... d'une manière... Ah ! cette idée me confond , & je voudrois me cacher dans les gouffres de la Terre.

J U L I E , H E R M È S.

J U L I E.

NE me rendez-vous pas mon Pere , Dieu tout puissant ?... Ne me le rendez-vous pas , Organes de sa Justice , Protecteurs des Malheureux ?...

H E R M È S.

O image de la Vertu persécutée , Belle & triste Julie , venez , venez , confondre vos sanglots avec les miens : ne craignez point de vous jeter dans mes bras... Hélas ! dans ces bras , qui ne devoient s'ouvrir qu'aux voluptés de l'Amour le plus pur...

J U L I E.

Je ne respire plus... la douleur entraîne mon ame... mon ame craintive... dans les liens de la Mort...

.... Jamais mon cœur ne fut si près d'elle...
 Je brûle... d'un feu pénétrant... Que de charmes dans sa langueur!... Si d'un ardent baiser... le premier... le premier de ma vie... sur une si belle bouche... Lâche! aurois-tu attendu ce moment, pour offenser celle que tu préfères au Monde entier, à toi-même?... Julie!... adorable Julie!... Vos yeux ne se r'ouvrent point!... ma chere Julie! ma bien-aimée...

JULIE.

Quels doux accens retentissent au fond de mon cœur?... (*Elle regarde Hermès avec étonnement.*) Ah! illusions flatteuses, vous vous jouez de ma foiblesse... O douloureux réveil! je croyois être sur le sein de mon Pere, & je m'abandonnois aux avides regards d'un Amant, qu'il ne m'est plus permis de voir!...

HERMÈS.

Que dites-vous, Julie? Un cœur que vous remplissez de tout vous même, peut-il être parjure? Hermès peut-il oublier ses sermens, parce que Julie est en but à tous les traits de l'infortune? Ah! que plutôt...

JULIE, l'interrompant.

Vous avez entendu ma Mere, & je n'écoute

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 53

rien de contraire à ses volontés... Allez faire le bonheur d'un Pere. Je veux gémir sans témoin sur la perte du mien... Allez, cher Hermès... Si vous m'aimez encore... venez revoir ma pauvre Mere... demain à la naissance du jour...

H E R M È S.

Demain !... demain sera le jour le plus affreux de toute ma vie... Demain à la naissance du jour je ne pourrai penser à vous, sans frémir... Hélas ! je deviendrai peut-être à vos yeux le plus odieux de tous les Mortels...

J U L I E.

Ah ! Barbare !... vous auriez été le délateur...

H E R M È S.

Non, non, Julie : j'estime trop la vie des hommes. Eh ! plut à Dieu que ma Patrie imitât ce Peuple vraiment sensible, chez qui le sang humain ne coule jamais sur l'échaffaud !

J U L I E.

Oui, l'Humanité brille dans vos yeux, & votre cœur sera toujours son sanctuaire ; mais enfin, Hermès, qu'a de commun la journée de demain, & ma haine ?

H E R M È S.

Le Ciel a-t-il mis dans l'homme un courage capable de résister à une telle épreuve ?... Ah ! Ju-

D iij

lie ! vous allez sentir si j'ai moins à souffrir que vous... Demain je manque à mes engagemens , à mon honneur , à la société... Où je condamne votre Pere : je dois être son Juge.

JULIE.

Vous devez être le Juge de mon Pere ?..

HERMÈS, *avec impétuosité.*

Rien ne m'y force : un autre peut remplir les fonctions cruelles , & nécessaires de ma Place ; mais qui a droit de me dispenser d'être juste , fidèle à mes sermens , digne de la confiance de ma Patrie ? Qui a droit d'affranchir l'Homme public de ce que lui impose son ministère ? Le Guerrier qui monte à la tranchée peut-il être lâche , peut-il reculer , même pour éviter une mort certaine ? Les obligations du Magistrat doivent-elles suivre l'instabilité des événemens ? Celui-là mérite-t-il l'auguste titre de Pere du Peuple , de Protecteur des Hommes , qui ne se dévoue à leur service que dans les choses , flatteuses , aisées , favorables enfin à ses intérêts particuliers ? Quelle différence y aura-t-il entre lui & le coupable , qui n'est devenu tel que pour avoir écouté ses penchans , ced à sa cupidité , que pour s'être indignement refusé au pénible exercice de la Vertu ? Ah ! l'Oracle de la Justice , semblable au Soleil dans le milieu de

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 55

sa course, doit plonger ses regards sur tous les Hommes, leur partager également ses ombres, & ses clartés, brûler, ou vivifier, animer, ou détruire.... détruire! Qui? qui? Malheureux!... Te représentes-tu bien la victime que tu vas frapper?...

J U L I E.

Ma surprise égale ma douleur... Hermès jugera son Ami!...

H E R M È S.

O amitié, lien sacré des ames sublimes, lien si doux à mon cœur, qu'il m'en coûtera, si le devoir l'emporte sur toi!...

J U L I E.

Et vous reverrez sans émotion, l'œil sec & le front sévère, cet Infortuné, que vous ne reconrâtes jamais sans tressaillir, sans le presser dans vos bras!... Vous l'entendrez-vous dire, avec cette voix mâle & douce, qui vous inspira si souvent l'enthousiasme de la Vertu : je fus utile à mes semblables : je fus fidele à ma Patrie : le vice me fit toujours horreur : je devins Pauvre, sans devenir lâche : la maladie épuisa mes forces & mes ressources : ma famille périssoit de misere : j'implorai en vain la pitié des hommes : la Nature me donna le désespoir pour guide, & je me rendis coupable, parce que je ne pus cesser d'être Pere...

Et cependant vous pourrez lui répondre : vous mourrez... Non , cher Hermès , ces larmes que vous répandez ici couleront devant lui avec plus d'abondance : elles effaceront dans vos mains la sentence de mort : elles me rendront un Pere , à vous un Ami , un Citoyen à l'Univers...

H E R M È S

O Sexe , Sexe enchanteur ! Que ton éloquence est douce !... mais qu'elle est redoutable !

J U L I E *tombe à ses genoux.*

Je ne vous parlerai point de la vie , qu'il vous a conservée : hélas ! je ne vous rappellerai point les premiers sours de votre cœur , ni sa victoire sur le mien... La pure Bienfaisance doit obtenir d'Hermès ce qu'un Homme vulgaire accorderoit , par foiblesse , à l'Amour...

H E R M È S.

Levez-vous , levez-vous , cruelle Julie... Vous me perdez!...

J U L I E.

Ah ! pouvez-vous blâmer les gémissemens d'une Fille tremblante , que son Pere a trop aimée ! Ce cri , qui vous étonne , c'est le cri de la Nature , & malheur au Monstre , qui ne sçait ni le pousser , ni l'entendre !

H E R M È S.

Eh bien , votre Pere... Ah ! qu'allois-je dire?..
Julie ! Julie !.. vos plaintes sont légitimes... Les
Infortunés peuvent descendre jusqu'à la priere ,
devant leur Juge... Mais cette priere avilit tout
Juge , qui prend plaisir à l'entendre... (*Il jette
une bourse, & sort précipitamment.*)

J U L I E.

Comme il me quitte , l'Ingrat !.. Que dois-je
augurer de sa fuite ? Quel est son dessein ? Que
fera-t-il ?.. Il fera tout : il osera s'écarter de la rou-
te commune , & subordonner des Loix arbitraires
aux Loix véritablement saintes de la Nature , de
l'Humanité... Hermès le libérateur de mon Pere !
Quel titre pour lui aux yeux de Julie ! Ah ! si l'A-
mour lui soumit déjà tous mes sentimens , que
n'ai-je un autre cœur aussi tendre , pour le lui
donner encore !

M E L A N I D E.

Accourez , Julie , accourez...

J U L I E.

O ma Mere ! si vous sçaviez... Hermès...

M E L A N I D E.

Hermès est un étranger , qui ne doit point vous
occuper , quand votre Frere touche à son dernier
moment.

O Ciel ! mon Frere... je n'aurois plus de Frere!..

MELANIDE.

Mais que lui dirons nous ? Il veut voir son Pere :
Il ne demande que son Pere... mon Pere ! mon
Pere , dit-il , & je meurs... O mon Fils ! Tu ne
mourras pas seul..



MELANIDE, JULIE.

M E L A N I D E.

Julie ! Julie ! tu me persécutes aussi ! Où m'entraînes-tu donc ? Est-il quelque endroit sur la terre, où la douleur ne m'obsède ?..

J U L I E.

O la plus infortunées des Meres ! suivez-moi ;
par pitié pour vous-même.

M E L A N I D E.

Qu'on me laisse revoir mon Fils , mon Fils ,
mon unique fils...

J U L I E.

Quel affreux plaisir trouvez-vous à repaître vos
yeux du spectacle de son néant ?

M E L A N I D E.

Je couvrirai de rechef son cœur de mon cœur :
j'y rappellerai la vie avec quelque étincelle de sentiment... Ses yeux respireront encore pour un moment une tendre langueur... il reverra , il reconnoîtra encore sa Mere éperdue... sa Mere replongera pour la dernière fois ses regards avides dans son ame fugitive...

Eh ! Vos lèvres si long-tems collées sur les siennes, ne l'ont-elles pas déjà recueillie à son passage ? Ranime-t-on un corps trois heures après qu'elle l'a quitté ? Ah ! si cela étoit possible, quels Enfans mourroient sur le sein de leurs Meres ? Quel Ami dans les bras de son Ami ? Ma tendre Mere ! ne vous abusez point si cruellement : dans vos étreintes passionnées, dans vos embrassemens aussi répétés que vos sanglots, vous avez trouvé ses membres glacés, son cœur sans palpitations...

MELANIDE.

Souvent on abandonne ainsi des gens, qui ne sont point morts, & qui périssent, faute de secours... oui, mon fils respire encore... que dis-je ? Je l'entends, qui demande son Pere... son Pere ?.. Où est-il à présent ? Pourquoi ne paroît-il plus au milieu de nous ?.. Hélas ! hélas !.. je m'en apperçois, Julie : le désespoir, & le besoin de nourriture me rendent la proie d'un cruel délire... Mon fils n'est plus : je le sens à mon horreur pour ce réduit fatal, dont mes yeux se détournent tristement : je le reconnois aux larmes de sa sœur...

JULIE.

Si du moins les vôtres pouvoient couler !.. Mais non : tous vos maux se rassemblent dans vôtre

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 67

ame... ma Mere, que cet étouffement, que ce calme extérieur me fait craindre pour vos jours ! Ah ! que deviendrait l'infortunée Julie ?

M E L A N I D E.

En effet le mal est tout dans mon cœur... la douleur s'y concentre... la douleur me tue... ma Fille, je succombe...

J U L I E.

Ma Mere se précipite dans mes bras, & moi, je me soutiens à peine... Nature, ô Nature, rends-moi les forces égales à mon courage... Dieu, Protecteur des foibles, daigne, daigne me secourir !... La lampe s'éteint !... Quelles ténèbres ! Quelle horreur !... Quand finira la nuit ?... Quand finiront nos misères ?... (*ici regne un long silence, interrompé de hurlemens, de sanglots, d'accens inarticulés, & de plaintes, qui le rendent horrible. Enfin on entend frapper doucement à la porte.*)

M E L A N I D E , J U L I E.

LE VIEIL HERMÈS, *tenant une petite lanterne.*

J E frappe, & personne ne vient... Plus de lampe... d'épaisses ténèbres... un silence profond...

Que vois-je là-bas contre ce mur dépouillé ? .. Des bras nus , entrelassés... tremblotans... Dieu ! Je me figure des serpens blessés , qui s'agitent dans la poussière des tombeaux... mais portons -y la lumière...

M E L A N I D E *sortant comme d'un sommeil pénible.*

Ma Fille... vois- tu l'ombre de mon Epoux ?

LE VIEIL HERMÈS.

Melanide... Julie... rappelez vos esprits : Doriman n'est point mort... je viens de le voir , de l'entendre , de lui parler de vous. . .

M E L A N I D E.

Il n'est pas jour encore , Monsieur , & vous vous êtes déjà transporté dans le séjour des larmes & des remors ? O généreux Vieillard ! O mortel , digne d'une éternelle vie , que fait mon Epoux ? Ah ! que fait-il dans un noir cachot ce Citoyen malheureux ?

LE VIEIL HERMÈS.

Tenez : il vous l'apprend lui-même...

J U L I E.

Une Lettre de mon Pere ! Ah ! que je la couvre de mes baisers !

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 63

M E L A N I D E.

Ah ! ma Fille , elle est encore trempée de ses pleurs...

J U L I E.

O ma tendre Mere ! si j'osois vous prier... de la lire tout haut... je m'imaginerois entendre sa voix, cette voix qui m'est si chère...

M E L A N I D E *lit*, & *Hermès se détourne*.

» Consolez-vous, Melanide : consolez-vous. Le
» Ciel voit mon cœur encore pur : aucun trouble
» ne l'agite : nul remors n'y décèle le crime... (*à part*) Il est donc une justice intérieure , qu'on ignore dans les Tribunaux Publics ? ... » Je vais paraître devant le Juge mortel , avec la confiance
» d'être mieux entendu du Juge suprême : je vais
» y rendre hommage à la vérité , me soumettre
» aux Loix de ma Patrie... & mourir... «

J U L I E.

Cruelle ! de quel espoir m'aviez-vous flattée !
(*Julie est interdite , & se voile le visage , d'une partie de ses vêtemens. Melanide reprend en sanglottant*)
» Et mourir, Melanide ! .. Il le faut , tendre Epouse...
» se... reçois ici mes derniers embrassemens... fais
» les recevoir à mon Fils , & à ma Fille... (*À ce nom de Fille , Julie pousse un cri perçant , le visage toujours couvert. Melanide se lamente : elle veut*

continuer, & chaque phrase est interrompue par ses soupirs, & ses larmes.) » Que ta main effuie les
 » pleurs que je coûte à ces pauvres Enfans... dis-
 » leur tous les jours que leur Pere est mort pour
 » te les conserver... que sa vie fut sans tache, sans
 » volontaire... qu'il ne leur laisse que son amour
 » pour la Vertu, en échange de l'infamie... non :
 » ceci n'est qu'un mal d'opinion, qui ne doit
 » point les abbatre... la pureté des mœurs, & les
 » sentimens d'Humanité seront leur Noblesse, la
 » seule, qui rende heureux, & qu'on ne puisse
 » ravir... adieu... adieu, & pour toujours adieu...
 (*La Mere & la Fille demeurent consternées, inanimées, pétrifiées*)

LE VIEIL HERMÈS.

O Puissances célestes, vous avez compté mes jours, faites que je rende un chef à cette famille : faites que je répare ses malheurs, & je verrai avec joie la fin de ma carrière.

MELANIDE.

Ah ! vous ne connoissez pas toutes mes pertes : venez, Monsieur, portez un jour horrible sur les plaies d'une Mere.

LE VIEIL HERMÈS.

Que vois-je, Melanide ? Quoi ? Le trépas a joint ses horreurs à celles, dont vous couvrez l'opprobre ?

MELANIDE.

M E L A N I D E.

L'opprobre ! la mort de mon Fils l'a effacé sans doute : mon Fils a dû justifier son Pere , en mourant... Ah ! que du moins il soit inhumé avec honneur , comme il convient à son rang ! Hélas ! tout est à prix d'argent dans ce siècle , la naissance , & la mort... la Vertu seule ne rapporte rien...

LE VIEIL HERMÈS.

Ce que vous désirez , Melanide , fera exécuté.

M E L A N I D E.

Oui , Monsieur : tandis qu'on envoie Doriman au supplice , daignez ordonner les funérailles de mon fils ; qu'entouré de lugubres flambeaux , il arête la marche de son Pere enchaîné , au milieu d'une garde farouche ; que ce Pere averti par la Nature revoltée frémissé , couvre son front de ses mains meurtries par d'indignes fers , & pousse jusques aux Cieux des plaintes , des hurlemens affreux ; que ses Bourreaux soient attendris , les Spectateurs consternés , tout le monde dans l'attente , & l'effroi ; qu'il s'élève enfin du sein de la multitude un cri d'indignation , un cri vengeur , l'organe de l'Humanité , & le fléau du premier monstre , qui l'osera violer... Malheureuse ! Que t'importe ce cri , cette vengeance ? Ton

Epoux en mourra-t-il moins ? Ah ! cherchons plutôt à le sauver...

LE VIEIL HERMÈS.

Mon cœur m'a dicté un expédient , qui peut nous réussir. Suivez-moi donc : une chaise que j'ai placée à ce dessein auprès de votre porte nous attend... Venez , venez , Melanide...

MELANIDE.

Puis-je sortir dans l'état où je suis ?

LE VIEIL HERMÈS.

Votre extérieur convient à votre désastre : il convient aux demandes , que vous avez à faire. Le vulgaire des gens puissans est dur , & hautain : la présence d'un Malheureux le blesse , le révolte ; mais il en est aussi , peu à la vérité , qui ne voient point gémir , sans gémir eux-mêmes , que tout malheur attriste , en qui tout Infortuné trouve un appui , & des secours. C'est à ceux-ci que je veux vous présenter ; ainsi prenez courage.

JULIE.

Ma Mere ! vous m'allez abandonner à moi-même : qui me soutiendra , loin de vos regards ?

MELANIDE.

L'espérance... l'espérance de revoir votre Pere

LE VIEIL HERMÈS.

Hâtons-nous donc , je vous prie : chaque instant qui peut concourir au salut d'un Homme , est plus précieux que tout l'or de la terre , qui ne produit que des vices.

MELANIDE.

Ma Fille , ma chere Julie , que je vous quitte à regret ! embrassez-moi : hélas ! un baiser de votre bouche innocente répare mieux mes forces , que ne le feroient la nourriture , & le repos ; car je ne vis plus que par vous , & pour vous.

JULIE.

AFFREUSE solitude , où pénétre difficilement un jour plus affreux encore , seras-tu aussi mon tombeau ? ... Mes plaisirs passés , mes misères présentes , un avenir amer , se confondent dans mon imagination ... Le dernier moment de mon Frere m'a remplie d'une terreur , qui ne me quitte plus ... *Elle s'approche lentement de la chambre de son Frere* ... Mon Frere ! ... Comme le voilà étendu ! ... Comme sa bouche demeure ouverte , cette bouche que j'ai baisée tant de fois ... Ah ! la fraïeur s'empare de tous mes membres ... O Mort , qu'es-tu donc , puisque tu rends terrible

ce qu'on eut de plus cher ? ... Julie avoir peur de son frere ! ... Mais , hélas ! il n'est plus C'étoit sa belle ame , que j'aimois c'est elle , que la mienne recherche encore dans ces yeux éteints , & qu'elle va suivre au séjour de l'immortalité Amour , à qui j'ai dû mes jours les plus doux , & peut-être la vie , n'oppose point à ma résolution tes innocentes voluptés ... Image adorée de l'Amant le plus malheureux , retirez-vous de moi ... Ne troublez point un cœur trop foible , un cœur , qui ne veut plus sentir que ce qu'il doit à la Nature ... O mes Parens ! C'est à vous que je me sacrifie ... O Arbitre éternel , Dieu bon , Dieu , que j'aime , ne me fais pas un crime de hâter de quelques momens un terme préparé par tant de peines ...

JULIE , HERMÈS , *en deuil.*

H E R M È S .

ARRÊTEZ : l'Amour est une Divinité surveillante , qu'on ne sçauroit tromper ...

J U L I E .

Que vois-je ? O Ciel ! Quels vêtemens lugubres ! Que m'annoncent-ils ? Mon Pere ...

H E R M È S.

Hélas ! ...

J U L I E.

Il est condamné ! Il mourra ! Et vous m'en apportez la nouvelle ! ... Et vous osez paroître à mes yeux , Amant ingrat , Ami foible , Ami parjure ! ...

H E R M È S.

Malheureux ! Je ne sçais plus ce que je suis ... j'ai fait un effort plus qu'humain ... ma raison s'est égarée ... mon cœur se repaît de mille poisons dévorans ... J'aime avec fureur , & je sens qu'on me déteste ... je ne puis vivre , sans Julie , & Julie ne peut me voir , sans frémir ... Je viens de remplir un devoir qui me fait horreur ... j'y ferois encore fidèle , s'il le falloit , & cependant je me le reproche , comme s'il étoit un crime ... Il m'honore publiquement , & mon ame éperdue l'appelle une lâcheté ... O contradiction de l'opinion & du cœur ! Mon Ami ? Mon Ami ? Mon Ami ? ... (*Il erre comme un insensé.*)

J U L I E.

Eh ! A qui le redemandez-vous , barbare ?

H E R M È S.

Au Ciel , à toute la terre , à vous-même , Fille superbe ; à vous , qui pouviez d'un seul mot pré-

venir l'extrême indigence qui nous a perdus. Et n'alléguez point mon absence ; long-temps auparavant je pressentis le renversement total de votre fortune ; je ne vous le célébrait point ; je vous plaignis ; j'osai faire plus ; & toujours une fausse honte dicta vos réponses ; toujours vous m'opposâtes une délicatesse fatale , que je craignis de révolter

J U L I E .

... Oui , j'ouvre enfin les yeux ... J'avois tort de me croire innocente ... grâces à tes soins généreux , je suis coupable ... mais tout mon crime ne t'est pas connu : je dois à ta franchise une peinture plus fidèle de mes égaremens ...

H E R M È S .

Quoi , Julie ? Que pouvez-vous m'apprendre ...

J U L I E .

Des forfaits inouis. L'amour régnoit dans mon ame , lorsque la fortune s'éloigna de nous ... vêtue plus simplement , sans parure étrangère , j'eus peur d'être moins chère à mon Amant ... Je m'abusais ... la tendresse étoit pure ... je le crus du moins , & dès ce moment je ne m'occupai que de mon bonheur ... ses soins , ses vertus me tenoient lieu de grandeurs , de richesses , & tandis que mes Parens tomboient dans la pauvreté ...

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 71

Ecoute , & frémis d'avoir aimé un monstre tel que moi... tandis que la honte de ma Famille se préparoit de loin... l'Amour, l'Amour me sembloit suffire à toute la Nature...

HERMÈS.

Est-ce donc ainsi que les Femmes se vengent ? Punir, & charmer tout ensemble!... Ah ! Julie, Julie....

JULIE.

Ce n'est pas tout , ingrat. Dévorée par la faim , consumée de regrets , d'amertume , j'ai perdu la vie , que je reçus de mes Parens , & ce que tu entends ici , ce que tu vois , ce qui déchire ton cœur , & t'arrache un torrent de larmes .. cruel ! c'est ton ouvrage : c'est celui de l'Amour , qui ne veut pas que je périsse.

(*Hermès tombe à ses genoux , sanglote & ne peut dire que Julie !.. Julie !.. Machere Julie !..*)

JULIE.

Ah ! Ce n'est plus elle , cher Hermès Tout aveu imprudent , tout éclat lui fut inconnu : la timidité étoit son partage , la pudeur son élément... Ici c'est une fille égarée , qui rassemble à son dernier moment , le feu , la tendresse , l'enthousiasme , tout ce qu'elle auroit voulu te prodiguer d'enchantement pendant un siècle de vie... c'est

une Amante vaincue , qui implore ta pitié... Ah !
 fois généreux , Hermès , comme je suis tendre :
 Ote-moi mon Amour : délivre mon cœur de ses
 chaînes : fais-moi rougir , si tu peux , del'excès de
 ma foiblesse , & j'expire à tes yeux , comme une
 victime frappée tombe aux pieds de l'Autel.

HERMÈS.

Moi , rompre un nœud si charmant ! Un nœud
 consacré par la constance , & les plus dures épreu-
 ves ! Non , non : la Vertu l'a formé : la Vertu le
 soutiendra. Nos Parens y ont consenti : ils y con-
 sentiront encore : le malheur ne sépare que des
 lâches. Et si le préjugé de ma Patrie , si celui de
 mon Etat s'oppose à notre alliance , Julie , je
 connois des Peuples , chez qui le vice seul desho-
 nore ; nous irons leur demander un azyle , contre
 un Pays (1) pussillanime , où la Vertu n'habite que
 sur les lèvres. Mélanide daignera partager notre
 retraite , & son aimable Fils trouvera dans votre
 Epoux toute la tendresse d'un Pere.

JULIE.

Ah ! vous ignorez que mon Frere a été la pre-
 miere victime de notre indigence !...

(1) Ce n'est pas l'Auteur qui parle ; c'est un jeune
 homme emporté contre tout ce qui nuit à sa passion.

H E R M È S.

Qu'entens-je ? O douleur ! O assemblage de toutes les misères !...

J U L I E.

Tournez , tournez les yeux ce nouveau spectacle r'ouvre toutes mes blessures....

Deux hommes portent une Biere dans la chambre voisine.

H E R M È S.

Un Cercueil périssable va donc enfermer cet Enfant si cher , & si funeste à son Auteur ! Ah ! les circonstances de sa mort demandent qu'il repose dans un tombeau d'éternelle durée ... Oui , avant de quitter Paris , je veux élever à ses cendres un monument public , où les Peres iront lire , sur le marbre , l'excuse du vôtre , & le justifier , en donnant des larmes à son sort. Hélas ! on ne voit que pyramides fastueuses , que trophées , achetés du sang des Hommes & l'Humanité , la Bienfaisance , n'ont pas un Autel dans tout l'Univers !..

J U L I E.

Eh bien , que ce Tombeau réunisse le Frere & la Sœur : qu'il soit à la fois un gage de l'Amour & de l'Amitié ; va , généreux Mortel va loin d'une Infortunée , que tes regards seuls font exis-

ter... O le bien-aimé de mon cœur ; reçois mes derniers adieux dans ce baiser plein de flamme... Après ce que tu viens de me prouver , t'arracher un moment de ma présence... c'est m'arracher la vie... fors , fors donc : la compassion t'impose cet horrible effort....

HERMÈS.

O mélange d'ivresse & de désespoir ! Julie me rend heureux , & Julie veut me perdre ! Ah ! quand ce sacrifice vous seroit facile , pouvez-vous consentir à ne plus revoir cette Mere chancelante , qui vous tend les bras ?...

JULIE , HERMÈS ,
MELANIDE ,

AH ! ma fille !... Et vous , malheureux Ami , devriez-vous être ici ?... (*Il s'éloigne , & paroît accablé de ce reproche.*)

JULIE.

Eh ! bien ... mon Pere ...

MELANIDE.

Puissiez-vous , Julie , ne pas perdre aussi votre Mere ? Hélas ! L'espoir seul me soutenoit dans mes chagrins , & il n'en est plus pour moi...

J U L I E.

Et le Pere d'Hermès a pu nous tromper ?

M E L A N I D E.

Ah ! gardez-vous de lui faire cette injure. Ce qu'il nous promettoit, son bon cœur le lui faisoit espérer : un Homme sensible & bienfaisant , n'imagine pas qu'il en soit d'inhumain . . . Le Prince , me disoit-il , est né compatissant : Plutôt l'Ami des hommes , que leur Maître : il est le meilleur Pere de son Empire : il est le Pere de tous ses Sujets . . . Je suis arrivé à la Cour ; l'étonnement de ceux qui l'habitent , à la vue d'une personne affligée , & pauvrement vêtue , feroit croire qu'ils la regardent comme une créature d'une espèce différente , & fort au-dessous de la leur . . . Je l'ai vû enfin , ce Prince si vanté ; je me suis jetée à ses pieds ; j'ai voulu implorer sa clémence . . . Peut-on parler dans la douleur & la crainte ? . . . J'ai cru qu'en élevant jusqu'à lui un regard languissant . . . Ah ! qu'il m'a paru terrible dans son air majestueux ! J'en suis tombée évanouie. Cependant on m'enlève : on me rappelle à la vie , & je vois mon Protecteur , qui me dit froidement : retournez auprès de votre fille , & se perd dans la foule . . .

H E R M È S.

Quel langage , Mélanide ! Je ne reconnois point mon Pere à ce ton courtisan.

Il aura remarqué sur le front du Souverain l'indifférence, où la sévérité ; le mépris, où la raillerie dans les yeux des Grands ; en falloit-il d'avantage pour lui faire étouffer ses sentimens d'Humanité, pour le faire rougir de sa compassion, & désavouer une démarche si mal reçue ?

HERMÈS.

Non, non : mon Pere n'a pu trahir Mélanide. Mais le voici déjà.

LES PRECEDENS.

LE VIEIL HERMÈS.

MON Fils en deuil ! Et de qui donc ?

HERMÈS.

De mon Ami : mon cœur ne consulte point l'usage, dans sa maniere d'exprimer ses sentimens. Ainsi bravai-je le deshonneur arbitraire attaché à l'alliance d'un homme réputé criminel, en épousant sa fille. Et ce n'est point pour sacrifier à l'orgueil d'une vaine Philosophie. Vertu toute puissante, qui lie étroitement mon ame à l'ame de Julie ; c'est toi seule qui m'élève au-dessus du préjugé le plus inique, le plus injurieux à l'Huma-

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE, 77

nité... O mon Pere ! Julie indigente vous fut chere : Julie devenue plus malheureuse a des droits plus sacrés sur votre tendresse , sur votre bienfaisance ...

LE VIEIL HERMÈS.

O mon Fils ! Mon cher Fils ! Embrasse un Pere qui t'admire . . . j'approuve ton dessein ; mais son exécution ne te coutera point , graces au Ciel , l'estime de ta Patrie . . . Doriman , il est temps de paroître , & vous , Famille désolée , renvoyez votre Chef rentré dans sa liberté , dans sa Noblesse , déformais protégé du Roi , qui lui fait grace , & dont j'ai vu couler les larmes , au récit de vos infortunes . . . O doux moment ! . . .

LES PRECEDENS.

DORIMAN.

(*Tous ensemble.*) JULIE , MENALIDE ,
DORIMAN , HERMÈS.

MON Pere . . . Cher Epoux . . . Ma Fille . . . Ma Femme . . . Mon Ami . . .

LE VIEIL HERMÈS.

Jamais je n'éprouvai une joie plus parfaite . . .
Ils pleurent tous trois , dans le ravissement de leurs cœurs , & mon Fils pleure aussi . . .

Ne nous arrêtons point à des embrassemens délicieux , il est vrai , mais que nous pouvons différer. Notre Bienfaiteur doit recevoir nos premiers transports. (*Ils tombent tous aux genoux du Vieil Hermès.*)

MELANIDE.

Embrasser vos genoux... les baigner de pleurs d'allégresse... vous contempler, comme un Dieu, qui nous donne un nouvel être... Que ces signes de reconnoissance, que ces expressions sont foibles!...

LE VIEIL HERMÈS.

Vous me couvrez de confusion : levez-vous, de grace. Je n'ai fait que ce qu'un autre auroit fait. Il est si naturel de secourir les infortunés ! On est si bien récompensé de ses soins, par le plaisir d'avoir été utile à ses semblables !

HERMÈS. (*à Doriman.*)

O mon Ami ! Sans doute vous allez imiter mon Pere, qui consent à mon union avec Julie ?

DORIMAN.

Attendez : On sçaura mes malheurs , & votre conduite envers nous. D'abord vous serez blâmé par la multitude ; vos Amis , vos Parens pourront

OU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 79

s'y joindre , & par leurs conseils ébranler l'attachement , que vous nous avez juré. Alors vous vous applaudirez de votre liberté , & moi de vous l'avoir conservée , malgré l'Amour & ses illusions. Attendez , vous dis-je , cher Hermès : si le temps , & la censure ne changent point votre cœur , je vous donnerai ma Fille pour compagne : heureux , après tant de naufrages , de confier à l'Amitié un dépôt si précieux !

LE VIEI HERMÈS.

Ne vous affligez pas , mon Fils , dans ce jour le plus beau de ma vie : je sçaurai hâter le moment , qui doit vous rendre heureux ... Mais commencez , Doriman , par venir demeurer chez-moi avec votre Famille ...

D O R I M A N.

Pardonnez , Monsieur : elle n'est pas toute ici ...

(Il veut aller embrasser son Fils , & Mélanide l'arrête. Cependant la porte entr'ouverte lui laisse voir le Cercueil. Après un silence général.

Ah ! le Ciel ne me rend qu'une vie empoisonnée pour toujours par la perte de mon Fils ... Ah ! Mélanide ! Que ce moment de joie a été court !

LE VIEIL HERMÈS.

Il faut vous arracher de cette fatale retraite ...

Mon Fils, entraînez votre Ami : entraînez votre Epouse. Et vous, respectable Melanide, ne m'enviez pas la satisfaction de vous consoler le reste de mes jours.

JULIE.

O Dieu !... O merveilles ! La délivrance de mon Pere, les bienfaits de celui d'Hermès, mon union avec mon Amant... Tout cela ne seroit-il qu'un beau songe ?...

MELANIDE.

O Humanité, que ne régnes-tu dans tous les cœurs, dans tous les climats ! L'injustice disparaîtroit d'entre les Hommes, & avec elle, la Guerre & ses fléaux.

FIN.

CRITIQUE

DE

L'OUVRAGE.

MON Guide n'eut pas plutôt achevé d'écrire mon Drame , & mon Apologie , qu'il courut en essaïer l'effet chez un vieux Millionnaire. Ce pauvre homme , accablé de son travail pour le bien public , ne vouloit pas avoir de monde ce jour-là , & sa table n'étoit que de quinze couverts. Après le dîner , on prit place , & le Lecteur ne perdit pas le tems à demander pardon sur ce qu'il alloit lire , il lût. Le premier , qui l'interrompit , fut un gros & court Bénéficier : il s'étoit un peu poussé de nourriture par inégarde : ses yeux se promenoient lentement sur les dorures du fallon , tandis que ses deux mains potelées reposoient avec complaisance sur son ventre sphérique , comme les Amours de l'Albane sur le sein de leur Mere. A chaque trait qui caractérisoit la dernière misère , il disoit avec des étouffemens indiscrets : on n'a pas faim comme cela... Il n'y eut jamais de Gens si délaissés... Leur état n'est pas naturel... On n'a pas faim , comme cela... Heureusement pour le Lecteur , il

F

ent réellement besoin d'aller prendre l'air dans le Jardin. Un faiseur d'Opéra-comiques le suivit ; celui-ci ne concevant pas qu'il pût y avoir quelque trait à applaudir dans un Ouvrage sérieux, s'étoit promis au dessert de bâiller à chaque virgule, & avoit bâillé en effet. Cependant deux jolies sœurs, & leur frere, trio de candeur, entre quinze & dix-huit ans, pleuroient, essuyoient leurs beaux yeux, & pleuroient encore, auprès d'un squelette d'Académicien, qui dormoit seulement par habitude. La lecture alloit finir : un Homme vif & large se leve si brusquement, qu'il emporte le siège sur lequel il étoit, & se met à crier, en marchant à pas précipités : toutes ces Pièces, où l'on ne nous donne que des Gens vertueux, je les place au-dessous de la plus mauvaise parade. Il ne s'y trouve rien de faillant : pas un trait auquel on puisse se reconnoître, soi & la société où l'on vit. Le Méchant, morbleu ! Cela s'appelle une Pièce intéressante... Il n'y a de bon, de vrai, que le Méchant... Vive le Méchant !... Venez-vous au Méchant?... On joue aujourd'hui le Méchant... Je cours au Méchant, pour ne point quitter mes Amis... Deux Femmes, de celles qui font le sort des Livres & des Auteurs, n'avoient rien dit encore depuis le dîner. L'une, d'une santé très-délicate, étoit coquette par régime. Ce qui lui pa-

fut de touchant fut la situation de Julie, réduite
 à se montrer à son Amant, vêtue comme une
 Couturiere, sans pompons, & sans dentelles. L'autre,
 qui avoit la réputation de jouir gaiement de
 la constitution la plus robuste, répondit, en écla-
 rant de rire : Votre Julie, Madame, n'étoit qu'une
 petite sotte... Une Fille, jeune, jolie, & à Pa-
 ris, se laisser mourir de faim, elle & sa famille !
 Cela n'est pas croyable... Je veux bien qu'elle ait
 été élevée par une Lucrece, encore se met-on au
 fait des usages, & des usages universellement re-
 çus... Personne ne me disputera un très-bon
 cœur ; mais je ne puis plaindre une idiote, qui n'a
 eu que ce qu'elle méritoit... Et sa Mere ? Quelle
 bonne Femme ! Quel ton commun ! mon Epoux,
 mon tendre Epoux ! La Province même n'a plus ces
 ridicules... La pureté de votre goût s'étend sur-
 tout, Mesdames, ajouta mielleusement un blond
 Chevalier, qui avoit fait une partie de ses classes.
 J'ai prodigieusement étudié, & je ne sçache rien
 qui ressemble moins à la belle Nature, que ce que
 nous venons d'entendre. Premièrement, l'endroit
 où se passe l'action n'est pas présentable à d'hon-
 nêtes gens. De trois hommes chargés des princi-
 paux rôles, l'un est un Héros déguenillé, les deux
 autres des Messieurs... de la petite Robe... La
 belle Nature ! Les Femmes sont sans rouge, sans

paniers, sans manieres, sans jargon, tout bonnement une Mere & une Fille.... La belle Nature ! Est-ce la peindre pour plaire, peindre pour des Français ? Est-ce imiter ces Auteurs délicats, comme leur Nation, qui présentent tous les jours l'adultere, sous des traits si mignons, pour ne point effaroucher la pudeur enfantine de nos Hélenes ? Si les Comédiens s'avisent de jouer une Pièce si singuliere, je leur garentirois bien les vingt sols de quelques Bourgeois ; mais je leur donne ma parole d'honneur que les premieres loges feroient désertées pour plus de dix ans. Au reste, l'Auteur est un Etranger, & il n'appartenoit pas à un Erranger de connoître la belle Nature... La belle Nature ? reprit avec emportement un Sage fort estimé : je vous jure, moi, que ce n'est la Nature d'aucune façon. Qu'un Homme s'expose à des dangers, pour conserver sa femme ; jusques-là l'intérêt personnel n'est pas blessé : des besoins physiques ont pu l'y déterminer ; mais qu'un Pere se sacrifie pour nourrir ses Enfans ? Quelle absurdité ! Quelle ignorance ! Voilà pourtant l'heureux pivot sur qui tourne cette noire machine : voilà ce qu'on ose offrir à un siècle éclairé par la Philosophie... Vous déraisonnez, tous tant que vous êtes, continua poliment l'Héritier de l'Amateur, qui avoit donné à dîner. L'aveugle Tartare n'a pas pensé

qu'on ne s'intéressoit qu'aux Gens, dont on vouloit bien prendre la place, & qu'il n'est jamais venu dans l'esprit humain de prendre celle d'un Pauvre pour un moment. Eût-il été Roi, ou même Contrôleur général pendant trente ans, il est pauvre : ç'en est assez, pour que ses plaisirs & ses peines n'affectent personne : rien de plus simple, & de plus naturel. Voilà, vous dis-je, le vice, l'unique vice de la Pièce... Toujours cette Pièce vous occupera, Gens frivoles, s'écria un grave Politique. Eh ! qu'importe à la Monarchie, qu'importe à nos Armées, qui sont au-delà, ou en deçà du Rhin, que ce Drame soit bon ou mauvais ? Pas un de vous n'a été frappé du Discours préliminaire. On y a affecté un continuel persiflage, à dessein d'y noyer d'étranges choses contre l'Etat (1).

(1) S'il s'étoit trouvé-là un Homme sensé, il auroit répondu : L'Auteur de ce Discours vient de voir réussir, parmi un certain Public, des Préfaces aussi absurdes que leur Approbateur : il vient de voir la singularité la moins nécessaire piquer la curiosité, & multiplier les Lecteurs étonnés ; il a voulu augmenter le nombre des siens par une Préface absurde & singulière. Est-il blâmable ? Oui, sans doute, d'avoir sacrifié le goût à la bisfarrerie ; mais il l'est beaucoup moins que les Hommes célèbres, qui, sûrs de plaire par leur manière d'exprimer la Nature, ont cependant eu recours à de petits moyens, indignes de leurs talens, & dangereux pour quiconque essayera de les imiter dans ces travers.

Je n'en veux pas dire davantage : je ne suis pas de ces cerveaux brûlés, qui voyent le Diable où il n'est pas, & se font un monstre du mot le plus innocent ; mais je n'en voudrois pas être l'Auteur : ce Tartare m'a l'air de l'espion d'un Roi... Paix là, morbleu ! Paix donc ! crioit le Millionnaire, en tirant mon guide à lui : me prend-on pour un zéro ? Il me semble pourtant que si quelqu'un a bien dîné ici, ce n'est pas à ses dépens... Monsieur le Lecteur ? & cette bourse ? Cette bourse que l'Amant de Julie a jetée ; en prenant la fuite ?... Depuis que cette bourse a été par terre, mon inquiétude sur ce qu'elle deviendrait m'a fait perdre la moitié de ce que vous avez lû... Y avoit-il de l'or, ou de l'argent dans cette bourse ? Il est bien singulier qu'on n'ait pas ramassé cette bourse : je crois qu'une pareille négligence est un défaut, que les connoisseurs pardonneront difficilement...

Dois-je être mécontent ? Dois-je être flatté ? Ni l'un, ni l'autre. Chacun a parlé sa langue dans la critique qu'il vient de faire, comme j'ai parlé la mienne dans mon triste Drame. J'aurai d'autres Juges, qui porteront d'autres jugemens, dont je ferai mon profit, ou que je mépriserai : un Auteur doit sçavoir jouir du calme, & braver les tempêtes. Cependant si les ames sensibles & honnêtes n'éprouvoient aucune émotion à la vue de mes

peintures, si l'homme qui ne donne rien à la pré-
vention, ni aux clameurs publiques, condamnoit
mon dessein & mes sentimens, j'avouerois m'être
trompé; mais j'en ferois inconsolable.

RELATIONS.

Ces Relations viennent d'Afrique. Si elles re-
çoivent un accueil favorable, on en donnera la
suite. Mais ont-elles quelques rapports avec le
Drame qui les précède? Oui, & non. Elles sont,
comme lui, à l'honneur de l'Humanité, & le mê-
me esprit qui l'a composé, les a fait recueillir.
Ceux qui ne s'attachent qu'aux événemens, ni trou-
veront aucune analogie.

A quelques milles du Temple du Serpent féri-
che, dans la Guinée, des Hollandois ont trouvé
deux Nègres au fond d'une caverne, l'un vieux,
ayant eu la langue arrachée, & les jambes cou-
pées par des ennemis; l'autre, en la fleur de son
âge, & uniquement occupé de ce Vieillard, qu'on
crut être son Pere. Il le nourrissoit de ris & d'a-
nanas; il étendoit sous lui les peaux des bêtes,
qu'il avoit tuées; & chaque jour, pour le récréer,
il le portoit sur ses épaules, le long du rivage.

lorsque les grandes chaleurs étoient dissipées, par l'approche de la nuit. La compassion seule l'avoit porté à quitter ses Parens, pour s'attacher à ce Malheureux. Six ans écoulés dans la solitude, & le spectacle de mille infirmités n'avoient point altéré son zèle & son respect pour cette victime du tems, & de la cruauté. Une si belle découverte a touché jusqu'aux Naturels du Pays, qui ont nommé cet asyle la caverne de la Pitié. Quelques Négresses y vont même au lever de l'aurore présenter leurs Enfans au jeune Nègre, qu'elles prennent pour un Dieu, tant les caractères de l'Humanité ressemblent à ceux que la Divinité fait adorer aux Hommes, sous les emblèmes de la Perfection.

Deux Coja-morsous, réputés Singes jusqu'ici, viennent d'être admis à la qualité d'Hommes, près d'Angola, pour l'amitié singulière, que l'on a reconnu entr'eux, Préférence, éloignement, punitions, toutes les épreuves possibles n'ont servi qu'à démontrer la sublimité de leurs ames, & la justesse de leur discernement. Peut-être mettra-t-on un jour au rang des Singes les Hommes incapables des sentimens de ces Coja-morsous ?

Le Grand Négus, ou l'Empereur des Abyssins, ayant juré solennellement d'exterminer le petit Royaume de Gingiro, pour se venger d'une rail-

lerie attribuée à son Souverain , marchoit ces jours passés à la tête d'une Armée formidable. Un Vieillard lui apprend que l'insulte dont il se plaint , est de l'invention d'un traître. Soudain le grand Négus se relève de son serment , en disant qu'il étoit permis d'être parjure , pour être juste. Ce Prince barbare a d'étranges opinions sur les bornes qu'on doit prescrire à la sainteté du serment & des traités. Il y a quelques années qu'il fut appelé au secours d'un Prince voisin , son Allié. Après avoir pourvû à la sûreté de son Empire , & au bien-être de ses Sujets , il consacra ce qui lui restoit de troupes & d'argent à la défense de cet Allié , & courut joindre sa valeur à la sienne. Cependant l'ennemi remporta plusieurs avantages : la guerre dura long-tems , & le grand Négus éloigné de ses Etats , étoit le plus maltraité. Son Allié même lui laissoit courir les plus grands hafards , sous le prétexte d'ouvrir de nouveaux champs à sa gloire. Enfin il compra sur sa générosité , jusqu'à exiger qu'il fit venir tous les Soldats qui gardoient l'Abyssinie , avec les provisions destinées à nourrir les Peuples de cette vaste Contrée. Mais voici la réponse qu'il reçut de ce sage Empereur , en présence des troupes ; car on ignore dans ces Pays la politique & les traités du cabinet : un Homme avoit un Fils & un Ami , entre lesquels il parta-

geoit ses soins & ses richesses. Cet Homme perdit la moitié de ses biens : son cœur seul n'éprouva aucun changement : il distribua encore ce qui lui restoit à son Fils & à son Ami ; mais celui-ci lui dit un jour : vous m'aviez promis de m'entretenir dans la gloire & l'opulence , & vous me faites partager vos malheurs. Donnez-moi l'héritage de votre fils , ou je vous regarderai comme un lâche. Que pensez-vous que fit cet Homme , continua le grand Négus ? Il fit ce que je vais faire : il quitta son Ami injuste , comme je vous quitte. Mon Peuple est mon Fils unique. Sa conservation est le premier de mes devoirs : son bonheur le plus cher de mes souhaits. Un Pere n'a pu promettre la substance de ses Enfants , & la gloire qu'il rechercheroit à leurs dépens feroit une infamie. A ces mots il tourna sa marche du côté de l'Abyssinie , avec les débris de son Armée , & le Prince voisin l'assura que dès qu'il se feroit défait de ses ennemis , il auroit l'honneur de lui faire la guerre , pour lui prouver sa gratitude.

Le Souverain de l'Isle de Zocotora ayant fait arrêter un de ses Sujets , soupçonné de vouloir enlever la plus belle de ses Femmes , promit une année de son revenu à quiconque pourroit convaincre l'accusé. Celui-ci avoit confié son dessein à un Ami pauvre & sincère , qui vint l'assurer qu'il

ne mourroit point. Mon Ami, lui dit-il à l'oreille, le Roi est si juste, qu'il ne te sacrifiera pas à ses soupçons, quelque irrité qu'il soit, & je suis seul dépositaire du secret de ta vie. Mais parce que l'Homme est foible, je vais le remettre dans le sein d'un Dieu, qui fait tout oublier. Regarde par la fenêtre de ta prison. Il sort, après l'avoir tendrement embrassé, & va se précipiter dans les flots de la Mer.

A Benin, Capitale du Royaume de ce nom, Ville très-peuplée, très-grande, & dont les habitans sont les plus policés de l'Afrique, après les Egyptiens, il s'étoit formé dernièrement une Secte de Nègres singuliers par leurs façons de se nourrir, de penser, & de s'énoncer. La nouveauté, & certaines grimaces étudiées leur avoient acquis beaucoup de Partisans, surtout parmi la multitude grossière, qui les alloit entendre en foule, au milieu des rues. Quoiqu'on ignorât leurs prétentions, & que leur jargon factice ne fût presque entendu de personne, ils allarmerent le Roi, qui manda son Conseil pour les juger. Selon les uns, ils affectoient indirectement l'autorité suprême; d'autres leur prêtoient l'intention abominable de renverser les Idoles de la Nation; les moins passionnés se contentoient de les accuser de décrier publiquement l'affection mutuelle des

Parents & l'amitié. Chacun les condamnoit déjà à une peine proportionnée aux idées qu'il s'étoit formées de leur extravagance, ou de leur crime. Le Roi écouta tout le monde, ne décida rien, & convoqua la même assemblée pour le huitieme jour. Cependant il ordonna que lorsque les Nègres singuliers monteroient sur leurs tréteaux, on fit brûler devant eux, dans des vases d'or, les parfums les plus délicieux, en leur disant respectueusement : c'est de la part du Roi. Cet ordre fut exécuté sur le champ. Pendant trois jours les Nègres singuliers s'enivrèrent de la douce vapeur, n'imaginèrent pas d'être assez modestes, pour refuser une distinction si étrange, & suspendirent l'attention des Grands & des Petits. Le quatrième jour mêmes honneurs : même avidité à les recevoir ; mais le Peuple revenu de son étonnement, n'eut plus les mêmes yeux. Il passa de l'enthousiasme à la jalousie, de l'admiration au murmure, & du ridicule au mépris, qui fit disparaître les Nègres singuliers, avec tous leurs prestiges. Ce Prince connoît les Hommes, & ce qui est plus précieux encore, l'art de les conserver, sans blesser sa Justice.

Pharan, Pere de trente fils, qu'il a élevés lui-même dans la sagesse, & de douze filles, dont il a rempli les habitations de paix & de joie ; Pharan,

Protecteur de mille Malheureux , qui languissoient dans l'oppression ; Mortel le plus humain des Mortels ; Ami adoré de ses Amis , qu'il se choisit indistinctement dans tous les états, où l'on peut être vertueux ; Pharan juste , libéral & magnanime , vient de mourir de vieillesse , au milieu de sa nombreuse Postérité , regretté de tous ses Compatriotes , & digne de l'être de tous les Hommes.

Cette nouvelle est ici mot pour mot , telle qu'on l'a reçue d'Afrique. Il est bien surprenant qu'à tant de qualités morales , on n'ait joint aucun titre magnifique ; cependant Pharan étoit Roi de Nigritie. Que faut-il en conjecturer ? Que dans ce climat réputé barbare , Pere , Ami , Juste , Bienfaisant , sont des titres au-dessus des dénominations fastueuses de Souverain , de Potentat ? Qu'un Roi n'y est que l'économe de la vie des Peuples , & l'intendant de leur bonheur ? Ah ! pourquoi une opinion si séduisante n'est-elle qu'une conjecture ? Pourquoi ne nous a-t-on pas assuré de la réalité d'une merveille , qui paroît tenir de la fiction ?

A l'embouchure du Zambere , fleuve du Monomotapa , une jeune fille vivoit retirée avec sa Mere depuis trois ans , sous des branchages de Palmiers , & nul Homme n'approchoit de cet asyle. Cependant elle vient de mettre au monde deux fils , qui se tenoient par la main dans son sein

même, & poussent des cris affreux, quand on veut les séparer, comme s'ils éprouvoient mutuellement les plus vives douleurs. Ces Jumeaux extraordinaires sont les fruits d'un songe, qui présenta à leur Mere innocente deux beaux Hommes également passionnés pour elle; mais trop unis par les liens de l'amitié, pour que l'un consentît à la ravir à l'autre. Ce débat généreux se passoit dans un bois sombre & odorant; il étoit vif comme l'Amour qui y donnoit lieu; il charmoit le cœur de la Belle Africaine, & l'allarmoit tout ensemble. Mais son imagination enflammée, & l'ardeur de son âge se jouèrent-elles alors des loix de la Nature? Fut-elle surprise la nuit par de perfides Incubes, ou l'air étoit-il fécondé par des vents d'Orient? C'est ce qu'il ne convient pas de décider ici. Quoi qu'il en soit, parmi les Hommes, que l'Empereur de l'Or a fait passer sous les yeux de cette Fille-mere, elle a reconnu avec transport les deux Amis, qu'elle a vus en songe, les a regardés tendrement, & s'est évanouie pour toujours à leurs pieds. Ces Mortels distingués veulent être les Peres de ces Enfans merveilleux, & les nourrir ensemble. L'Empereur prétend les adopter, pour les faire regner ensemble. Les habitans du Monomotapa en attendent une postérité d'Amis, qui les élèvera en gloire, & en puissance au-dessus

de tous les autres Peuples. S'il étoit possible qu'ils se dispersassent par delà les Mers, ils formeroient une nouvelle génération d'Hommes, qui banniroient de l'Univers les vices, que produit la discorde, & l'on devroit au sentiment le plus pur le bonheur de la Terre.

F I N.

THE HISTORY OF

THE CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
IN TWO VOLUMES
BY NATHANIEL BENTLEY
VOL. II.

1794

